ANNIE ERNAUX

MÉMOIRE DE FILLE

GALLIMARD

ANNIE ERNAUX

MÉMOIRE DE FILLE

GALLIMARD

I know it sounds absurd but please tell me who I am

SUPERTRAMP

Une chose encore, dit-elle. Je n’ai honte de rien de ce que j’ai fait. Il n’y a pas de honte à aimer et à le dire.

Ce n’était pas vrai. La honte de sa faiblesse, de sa lettre, de son amour, continuerait de la dévorer, de la consumer jusqu’à la fin de sa vie.

Après tout, cela ne faisait pas tellement mal ! pas au point de ne pas pouvoir le supporter en secret, sans rien en montrer. Tout cela, c’était l’expérience. C’était une chose salutaire. Elle pourrait écrire un livre maintenant, Roddy serait un des personnages, ou bien se mettre sérieusement à la musique ; ou bien se tuer.

ROSAMOND LEHMANN
Poussière

Il y a des êtres qui sont submergés par la réalité des autres, leur façon de parler, de croiser les jambes, d'allumer une cigarette. Englués dans la présence des autres. Un jour, plutôt une nuit, ils sont emportés dans le désir et la volonté d'un seul Autre. Ce qu'ils pensaient être s'évanouit. Ils se dissolvent et regardent leur reflet agir, obéir, emporté dans le cours inconnu des choses. Ils sont toujours en retard sur la volonté de l'Autre. Elle a toujours un temps d'avance. Ils ne la rattrapent jamais.

Ni soumission ni consentement, seulement l'effarement du réel qui fait tout juste se dire « qu'est-ce qui m'arrive » ou « c'est à moi que ça arrive » sauf qu'il n'y a plus de moi en cette circonstance, ou ce n'est plus le même déjà. Il n'y a plus que l'Autre, maître de la situation, des gestes, du moment qui suit, qu'il est seul à connaître.

Puis l'Autre s'en va, vous avez cessé de lui plaire, il ne vous trouve plus d'intérêt. Il vous abandonne avec le réel, par exemple une culotte souillée. Il ne s'occupe plus que de son temps à lui. Vous êtes seul avec votre habitude, déjà, d'obéir. Seul dans un temps sans maître.

D'autres ont beau jeu alors de vous circonvenir, de se précipiter dans votre vide, vous ne leur refusez rien, vous les sentez à peine. Vous attendez le Maître, qu'il vous fasse la grâce de vous toucher au moins une fois. Il le fait, une nuit, avec les pleins pouvoirs sur vous que tout votre être a suppliés. Le lendemain il n'est plus là. Peu importe, l'espérance de le retrouver est devenue votre raison de vivre, de vous habiller, de vous cultiver, de réussir vos examens. Il reviendra et vous serez digne de lui, plus

même, vous l’éblouirez de votre différence en beauté, savoir, assurance, avec l’être indistinct que vous étiez auparavant.

Tout ce que vous faites est pour le Maître que vous vous êtes donné en secret. Mais, sans vous en rendre compte, en travaillant à votre propre valeur vous vous éloignez inexorablement de lui. Vous mesurez votre folie, vous ne voulez plus le revoir jamais. Vous vous jurez d’oublier tout et de ne jamais en parler à personne.

C’était un été sans particularité météorologique, celui du retour du général de Gaulle, du franc lourd et d’une nouvelle République, de Pelé champion du monde de foot, de Charly Gaul vainqueur du Tour de France et de la chanson de Dalida *Mon histoire c’est l’histoire d’un amour.*

Un été immense comme ils le sont tous jusqu’à vingt-cinq ans, avant de se raccourcir en petits étés de plus en plus rapides dont la mémoire brouille l’ordre, ne laissant subsister que les étés spectaculaires de sécheresse et de canicule.

L’été 1958.

Comme les étés précédents, une petite partie de la jeunesse, la plus fortunée, est descendue avec les parents au soleil de la Côte d’Azur, une autre, la même, mais scolarisée au lycée ou à Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle, a pris le bateau à Dieppe pour perfectionner six ans d’anglais balbutiant appris sans le parler dans les manuels. Une autre encore, disposant de longues vacances et de peu d’argent, constituée de lycéens, d’étudiants et d’instituteurs, est partie s’occuper d’enfants dans les colonies installées partout sur le territoire français, dans de grandes demeures et même des châteaux. Où qu’elles aillent, les filles mettaient dans leur valise un paquet de serviettes hygiéniques jetables en se demandant, entre crainte et désir, si ce serait cet été-là qu’elles coucheraient pour la première fois avec un garçon.

Cet été-là, ils ont été aussi des milliers de soldats du contingent à partir en Algérie pour ramener l’ordre, souvent loin de chez eux pour la première

fois. Ils ont écrit des dizaines de lettres où ils racontaient la chaleur, le djebel, les douars, les Arabes illettrés qui ne parlaient pas français après cent ans d'occupation. Ils ont envoyé des photos d'eux en short, rigolards, avec des copains, dans un paysage sec et rocheux. Ils ressemblaient à des scouts en expédition, on les aurait crus en vacances. Les filles ne leur demandaient rien, comme si les « engagements » et les « embuscades » relatés dans les journaux et à la radio en concernaient d'autres qu'eux. Elles trouvaient naturel qu'ils fassent leur devoir de garçons et que, comme le bruit en courait, il leur faille une chèvre au piquet pour leurs besoins physiques.

Ils sont venus en permission, ont rapporté des colliers, des mains de fatma et un plateau de cuivre, sont repartis. Ils ont chanté « Le jour où la quille viendra » sur l'air de la chanson de Bécaud *Le jour où la pluie viendra*. Ils sont enfin rentrés chez eux aux quatre coins de la France, obligés de se faire d'autres copains qui n'étaient pas allés dans le bled, ne parlaient ni de fellouzes ni de crouillats, qui étaient des puceaux de la guerre. Eux étaient déphasés, mutiques. Ils ne savaient pas si ce qu'ils avaient fait était bien ou mal, s'ils devaient en éprouver de la fierté ou de la honte.

Il n'y a aucune photo d'elle l'été 1958.

Pas même une de son anniversaire, ses dix-huit ans qu'elle a fêtés là, à la colonie – la plus jeune de tous les moniteurs et monitrices – son anniversaire qui tombait pour elle un jour de congé, si bien qu'elle avait eu le temps d'acheter en ville l'après-midi des bouteilles de mousseux, des boudoirs et des Chamonix orange mais ils n'avaient été qu'une poignée à être passés dans sa chambre boire un verre et grignoter, s'éclipsant vite –

peut-être déjà devenue infréquentable, ou seulement inintéressante parce qu'elle n'avait apporté à la colonie ni disques ni électrophone.

De tous ceux qui l'ont côtoyée cet été 1958 à la colonie de S dans l'Orne, est-ce qu'il y en a qui se souviennent d'elle, cette fille ? Sans doute personne.

Ils l'ont oubliée comme ils se sont oubliés les uns les autres, tous dispersés à la fin septembre, retournés dans leur lycée, leur École normale d'instituteurs, d'infirmières, leur centre d'éducation sportive, ou sommés de rejoindre le contingent en Algérie. Satisfaits la plupart d'avoir passé des vacances pécuniairement et moralement rentables à s'occuper d'enfants. Mais elle, oubliée sans doute plus vite que les autres, comme une anomalie, une infraction au bon sens, un désordre – quelque chose de risible dont il serait ridicule de s'encombrer la mémoire. Absente de leurs souvenirs de l'été 58, réduits peut-être aujourd'hui à des silhouettes floues dans des lieux vagues, à ce *Combat de nègres dans une cave pendant la nuit* qui constituait, avec *Relâche*, leur blague favorite.

Disparue donc de la conscience des autres, de toutes ces consciences imbriquées en ce lieu précis du département de l'Orne, en cet été précis, ces autres qui évaluaient les actes, les comportements, la séduction des corps, de son corps à elle. Qui la jugeaient et la rejetaient, haussaient les épaules ou levaient les yeux au ciel à l'énoncé de son prénom à elle, à propos duquel l'un d'entre eux était faraud d'avoir trouvé le jeu de mots *Annie qu'est-ce que ton corps dit* (Annie Cordy ha ha !).

Définitivement oubliée des autres, fondus dans la société française ou ailleurs dans le monde, mariés, divorcés, solitaires, grands-parents retraités aux cheveux gris ou teints. Irreconnaissables.

J’ai voulu l’oublier aussi cette fille. L’oublier vraiment, c’est-à-dire ne plus avoir envie d’écrire sur elle. Ne plus penser que je dois écrire sur elle, son désir, sa folie, son idiotie et son orgueil, sa faim et son sang tari. Je n’y suis jamais parvenue.

Toujours des phrases dans mon journal, des allusions à « la fille de S », « la fille de 58 ». Depuis vingt ans, je note « 58 » dans mes projets de livre. C’est le texte toujours manquant. Toujours remis. Le trou inqualifiable.

Je ne suis jamais allée au-delà de quelques pages, sauf une fois, une année où le calendrier correspondait jour pour jour à celui de 1958. Le samedi 16 août 2003, j’ai commencé d’écrire : « Samedi 16 août 1958. J’ai un jean racheté 5 000 francs à Marie-Claude qui l’avait eu chez Elda à Rouen pour 10 000, et un pull sans manches bleu et blanc à rayures horizontales. C’est la dernière fois que j’ai mon corps. » J’ai continué d’écrire tous les jours, rapidement, en tâchant de faire coïncider exactement la date du jour où j’écrivais avec celle du jour de 1958, dont je consignais en désordre tous les détails qui resurgissaient. C’était comme si cette écriture-anniversaire quotidienne, ininterrompue, était la plus à même d’abolir l’intervalle des quarante-cinq années, comme si, à cause de ce « jour pour jour » des dates, l’écriture me donnait un accès à cet été-là aussi simple et direct que de passer d’une pièce à l’autre.

Très vite j’ai pris du retard sur les faits dans mon écriture, à cause des ramifications incessantes que l’afflux des images, des paroles, faisait proliférer. Je n’arrivais pas à enfermer le temps de l’été 58 dans l’agenda de 2003, il me débordait continuellement. Plus j’avançais, plus je sentais que je n’écrivais pas vraiment. Je voyais bien que ces pages d’inventaire devraient passer dans un autre état mais je ne savais pas lequel. Je ne le cherchais pas non plus. Je restais, au fond, dans la pure jouissance du déballage des souvenirs. Je refusais la douleur de la forme. J’ai arrêté au bout de cinquante pages.

Plus de dix ans ont passé, onze étés de plus qui portent à cinquante-cinq années l’intervalle écoulé depuis celui de 1958, avec des guerres, des

révolutions, des explosions de centrales nucléaires, tout ce qui est déjà en train de s'oublier.

Le temps devant moi se raccourcit. Il y aura forcément un dernier livre, comme il y a un dernier amant, un dernier printemps, mais aucun signe pour le savoir. L'idée que je pourrais mourir sans avoir écrit sur celle que très tôt j'ai nommée « la fille de 58 » me hante. Un jour il n'y aura plus personne pour se souvenir. Ce qui a été vécu par cette fille, nulle autre, restera inexpliqué, vécu pour rien.

Aucun autre projet d'écriture ne me paraît, non pas lumineux, ni nouveau, encore moins heureux, mais vital, capable de me faire vivre au-dessus du temps. Juste « profiter de la vie » est une perspective intenable, puisque chaque instant sans projet d'écriture ressemble au dernier.

Que je sois seule à me rappeler, comme je le crois, m'enchante. Comme d'un pouvoir souverain. Une supériorité définitive sur eux, les autres de l'été 58, qui m'a été léguée par la honte de mes désirs, de mes rêves insensés dans les rues de Rouen, du sang tari à dix-huit ans comme celui d'une vieille. La grande mémoire de la honte, plus minutieuse, plus intraitable que n'importe quelle autre. Cette mémoire qui est en somme le don spécial de la honte.

Je me rends compte que ce qui précède a pour but d'écarter ce qui me retient, m'empêche, comme dans les mauvais rêves, de progresser. Une façon de neutraliser la violence du commencement, du saut que je m'apprête à effectuer pour rejoindre la fille de 58, elle et les autres, les replacer tous dans cet été d'une année plus lointaine aujourd'hui que ne l'était alors celle de 1914.

Je regarde la photo d'identité en noir et blanc, collée à l'intérieur du livret scolaire établi par le pensionnat Saint-Michel d'Yvetot pour le bac, *Section*

Classique C. Je vois, pris de trois quarts, un visage d’un ovale régulier, nez droit, pommettes discrètes, grand front sur lequel – sans doute pour en réduire la hauteur – retombent curieusement un bout de frange frisottée d’un côté et une mèche en forme d’accroche-cœur de l’autre. Le reste des cheveux, châtain foncé, est relevé et ramené derrière la tête en un chignon. Les lèvres esquissent un sourire qui peut être qualifié de doux, ou de triste, ou les deux. Un pull sombre, à col officier et manches raglan, donne un effet austère et plat de soutane. Au total une jolie fille mal coiffée, dégageant une impression de douceur, ou d’indolence, à qui aujourd’hui on donnerait davantage que ses dix-sept ans.

Plus je fixe la fille de la photo, plus il me semble que c’est elle qui me regarde. Est-ce qu’elle est moi, cette fille ? Suis-je elle ? Pour que je sois elle, il faudrait que

je sois capable de résoudre un problème de physique et une équation du second degré

je lise le roman complet inséré dans les pages des *Bonnes soirées* toutes les semaines

je rêve d’aller enfin en « sur-pat »

je sois pour le maintien de l’Algérie française

je sente les yeux gris de ma mère me suivre partout

je n’aie lu ni Beauvoir ni Proust ni Virginia Woolf ni etc.

je m’appelle Annie Duchesne.

Bien entendu il faudrait que je ne sache rien de l’avenir, de cet été 58. Il faudrait que je sois d’un seul coup amnésique de l’histoire de ma vie et de celle du monde.

La fille de la photo n’est pas moi mais elle n’est pas une fiction. Il n’y a personne d’autre au monde sur qui je dispose d’un savoir aussi étendu, inépuisable, qui me permet de dire, par exemple, que

elle est allée pour la photo d’identité chez le photographe de la place de la Mairie avec sa grande copine Odile, un après-midi des vacances de février

ses frisettes sur le front sont dues aux bigoudis qu'elle porte la nuit et que la douceur de son regard vient de sa myopie – elle a enlevé ses lunettes aux verres épais

elle a au coin de la lèvre gauche une cicatrice en forme de griffe – invisible sur la photo – consécutive à une chute sur un tesson de bouteille à trois ans

son pull provient du grossiste en mercerie Delhoume, de Fécamp, qui fournit la boutique maternelle en chaussettes, fournitures scolaires, eau de Cologne, etc., dont le commis-voyageur déballe deux fois par an ses valises d'échantillons sur une table du café, lequel commis-voyageur, gros, en costume et cravate, lui a déplu le jour où il lui a fait remarquer qu'elle avait le même prénom que la chanteuse en vogue, celle qui chante *La fille du cow-boy*, Annie Cordy.

Et ainsi de suite, à l'infini.

Personne d'autre, donc, dont ma mémoire ne soit, pour ainsi dire, autant saturée. Et je n'ai pas d'autre mémoire que la sienne pour me représenter le monde des années 50, les hommes en canadienne et béret basque, les tractions avant, *Étoile des neiges*, le crime du curé d'Uruffe, Fausto Coppi et l'orchestre de Claude Luter – pour voir les gens et les choses dans la certification de leur réalité première. La fille de la photo est une étrangère qui m'a légué sa mémoire.

Je ne peux pas dire pourtant que je n'ai plus rien à voir avec elle, ou plutôt avec celle qu'elle va devenir l'été prochain, comme en témoigne la violence du trouble qui m'a envahie en lisant *Le bel été* de Pavese et *Poussière* de Rosamond Lehmann, en voyant des films dont j'ai eu besoin de faire la liste avant de commencer à écrire :

Wanda, *En cas de malheur*, *Sue perdue dans Manhattan*, *La fille à la valise* et *Después de Lucía*, que je viens de voir la semaine dernière.

À chaque fois, c'est comme si j'étais raptée par la fille sur l'écran, que je devenais elle, non la femme que je suis aujourd'hui, mais la fille de l'été 58. C'est elle qui me submerge, suspend mon souffle, me donne brièvement l'impression de ne plus exister hors de l'écran.

Cette fille-là de 1958, qui est capable à cinquante ans de distance de surgir et de provoquer une débâcle intérieure, a donc une présence cachée, irréductible en moi. Si le réel, c'est ce qui agit, produit des effets, selon la définition du dictionnaire, cette fille n'est pas moi mais elle est réelle en moi. Une sorte de *présence réelle.*

Dans ces conditions, dois-je fondre la fille de 58 et la femme de 2014 en un « je » ? Ou, ce qui me paraît, non pas le plus juste – évaluation subjective – mais le plus aventureux, dissocier la première de la seconde par l'emploi de « elle » et de « je », pour aller le plus loin possible dans l'exposition des faits et des actes. Et le plus cruellement possible, à la manière de ceux qu'on entend derrière une porte parler de soi en disant « elle » ou « il » et à ce moment-là on a l'impression de mourir.

Même sans photo, je la vois, Annie Duchesne, quand elle débarque à S du train de Rouen en début d'après-midi, le 14 août. Ses cheveux sont tirés en un chignon vertical à l'arrière de la tête. Elle porte ses lunettes de myope qui lui rapetissent les yeux mais sans lesquelles elle se meut dans le brouillard. Elle est vêtue d'un trois-quarts marine – son manteau en loden beige d'il y a deux ans coupé et teint – d'une jupe droite en tweed épais – retaillée aussi dans une autre – d'un pull marin à rayures. À la main une valise grise – neuve il y a six ans pour un voyage à Lourdes avec son père et qui n'a jamais resservi depuis – et un sac en plastique bleu et blanc en forme de seau, acheté la semaine précédente sur le marché d'Yvetot.

La pluie qui a battu les vitres du compartiment durant tout le trajet s'est arrêtée. Il y a du soleil. Elle a trop chaud dans son trois-quarts en loden, son épaisse jupe d'hiver. Je vois une provinciale de classe moyenne, grande et robuste, d'apparence studieuse, habillée en « fait main » dans des tissus solides et cossus.

À côté je vois la silhouette plus petite, carrée, d'une femme dans la cinquantaine, qui « présente bien », tailleur, cheveux permanentés roux, un port de tête autoritaire. Je vois ma mère, son air, mélange d'anxiété, de soupçon et de mécontentement, son air habituel de mère qui « veille au grain ».

Je sais ce que ressent cette fille à ce moment précis, je connais son désir, le seul qui est en elle : que sa mère déguerpisse et qu'elle reprenne le train en sens inverse. Elle bout de rancune et de honte d'être vue flanquée d'elle – qui, sous le prétexte d'un changement de train à Rouen, a refusé qu'elle voyage toute seule – d'être amenée à la colonie comme une gamine alors qu'elle aura dix-huit ans dans quinze jours et qu'elle est engagée comme monitrice.

Je la vois, je ne l’entends pas. Il n’existe aucun enregistrement de ma voix de 1958 et la mémoire retranscrit sous une forme muette les paroles qu’on a prononcées soi-même. Impossible de dire si j’avais encore les intonations traînantes des Normands, cet accent dont je devais pourtant me croire débarrassée par comparaison avec tous mes ascendants.

Qu’est-ce que je peux dire de cette fille, juste avant que le chauffeur de la colonie n’arrête sa voiture devant la gare, qu’elle s’y précipite après avoir embrassé rapidement sa mère pour prévenir sa volonté manifeste de monter aussi, laissant celle-ci décontenancée sur le trottoir, le navrement répandu sur sa figure dépoudrée par le voyage ? Ce dont elle va se ficher comme elle se fichera d’apprendre par la suite que la mère a dû dormir dans un hôtel à Caen, faute de correspondance le soir pour Rouen, pensant certainement que c’était bien fait pour elle, qu’elle n’avait qu’à la laisser aller seule à S.

Que choisir donc de dire d’elle qui la saisisse, telle qu’elle a existé là, cet après-midi d’août sous le ciel changeant de l’Orne, dans l’ignorance de ce qui sera pour toujours derrière elle dans trois jours, juste dans ce moment sans épaisseur, évanoui depuis plus de cinquante ans ?

Quelles choses qui ne puissent cependant être considérées comme une explication – ou pas seulement – de ce qui surviendra – aurait peut-être pu ne pas survenir si elle n’avait enlevé ses lunettes, libéré ses cheveux du chignon, les laissant flotter sur ses épaules, gestes cependant prévisibles hors du regard maternel ?

Ce qui me vient spontanément : Tout en elle est désir et orgueil. Et : Elle attend de vivre une histoire d’amour.

J’ai envie de m’arrêter là, comme si rien d’autre ne devait être dit, que ce soit là tout ce qu’il y ait à savoir pour la suite. C’est une illusion romanesque, une définition bonne pour une héroïne de fiction. Il faut

continuer, définir le terrain – social, familial et sexuel – où s'épanouissent à ce moment-là son désir et son orgueil, son attente, chercher les raisons de l'orgueil et les causes du rêve.

Dire : C'est la première fois qu'elle quitte ses parents. Elle n'est jamais sortie de son trou.

Hormis le voyage à Lourdes en car avec son père quand elle avait douze ans, la journée rituelle tous les étés à Lisieux où, après les dévotions du matin au Carmel et à la basilique, le chauffeur du car dépose les pèlerins sur la plage de Trouville, sa vie se déroule depuis l'enfance entre le petit commerce d'alimentation-mercerie-café des parents et le pensionnat Saint-Michel tenu par des religieuses selon un trajet identique que, externe, elle fait deux fois par jour. Les vacances, elle reste à Yvetot, à lire dans le jardin ou dans sa chambre.

Enfant unique, couvée – parce que née après une première fille décédée à six ans et qu'elle-même a failli mourir du tétanos à cinq – le dehors, sans lui être interdit, est objet de crainte (pour son père) et de suspicion (pour sa mère). La caution d'une cousine plus âgée ou d'une camarade de classe lui est nécessaire pour sortir. Elle n'a jamais eu le droit d'aller à une surprise-partie. Elle a dansé pour la première fois il y a trois mois au bal du Carnaval sous la tente installée place des Belges et sa mère la surveillait depuis sa chaise.

Dresser la liste de ses ignorances sociales serait interminable. Elle ne sait pas téléphoner, n'a jamais pris de douche ni de bain. Elle n'a aucune pratique d'autres milieux que le sien, populaire d'origine paysanne, catholique. À cette distance de temps, elle m'apparaît gauche et empruntée, voire mal embouchée, dans une grande insécurité de langage et de manières.

Sa vie la plus intense est dans les livres dont elle est avide depuis qu'elle sait lire. C'est par eux et les journaux féminins qu'elle connaît le monde.

À la maison, sur son territoire, la fille de l'épicière – comme le quartier l'appelle – a tous les droits. Puise librement dans les bocaux de bonbons et les boîtes de biscuits, reste à lire au lit jusqu'à midi pendant les vacances, ne met jamais la table et ne cire pas ses chaussures. Elle vit et se conduit en reine.

Avec l'orgueil d'une reine. Qui provient moins d'être première de classe – une espèce d'état naturel – ou d'avoir été déclarée par la directrice, Sœur Marie de l'Eucharistie, « la gloire du pensionnat », que de faire des maths, du latin, de l'anglais, des dissertations de littérature, toutes choses dont personne autour d'elle n'a la moindre représentation. D'être l'exception, reconnue comme telle par tout le reste de la famille, ouvrière, laquelle cherche aux repas de fête de « qui elle tient ça », le « don » d'apprendre.

Orgueil de sa différence :

écouter Brassens et The Golden Gate Quartet sur son électrophone au lieu de Gloria Lasso et d'Yvette Horner

lire *Les fleurs du mal* à la place de *Nous deux*

tenir un journal intime, recopier des poèmes et des citations d'écrivains

douter de l'existence de Dieu, même si elle ne manque jamais la messe et communie aux fêtes religieuses. Sans doute est-elle dans une zone indécise, intermédiaire entre la croyance et l'incroyance, délestée peu à peu de la légende mais attachée à la prière, aux rituels de la messe et des sacrements.

Orgueil de ses désirs comme d'un droit dû à sa différence :

partir d'Yvetot, échapper au regard de sa mère, de l'école, de la ville entière et faire ce qu'elle veut : lire toute la nuit, s'habiller en noir comme Juliette Gréco, fréquenter des cafés d'étudiants et danser à La Cahotte, rue Beauvoisine à Rouen

entrer dans un monde inconnu que les signes envoyés par les élèves huppées du pensionnat – disques de Bach, bibliothèque, abonnement à *Réalités*, tennis, échecs, théâtre, salle de bains – lui ont rendu à la fois désirable et intimidant mais lui interdisent d'inviter celles-ci chez elle, où il n'y a ni salon ni salle à manger, juste une minuscule cuisine coincée entre le café et l'épicerie, et les W-C sont dans la cour – un monde où elle imagine

qu’on discute de poésie et de littérature, du sens de la vie et de la liberté, comme dans *L’âge de raison*, le roman de Sartre dans lequel elle a vécu tout le mois de juillet et elle était devenue Ivich.

Elle n’a pas de moi déterminé, mais des « moi » qui passent d’un livre à l’autre.

Je la sais dans la certitude intrépide de son intelligence, de sa puissance manifestée par son mètre soixante-dix, son corps charpenté tout en fesses et en cuisses. Dans une foi abstraite de son avenir, figuré pour elle par *L’escalier rouge* de Soutine dont elle a découpé la reproduction dans *Lectures pour tous*.

Je la vois arrivant à la colonie comme une pouliche échappée de l’enclos, seule et libre pour la première fois, un peu craintive. Avide de rencontrer ses semblables, ceux qu’elle imagine comme ses semblables. Qui la reconnaîtront comme leur semblable.

Elle a toujours été tenue par sa mère à l’écart des garçons comme du diable. Elle en rêve sans arrêt depuis ses treize ans. Elle ne sait pas leur parler, se demande comment font les autres filles qu’elle voit arrêtées en conversation avec eux dans les rues d’Yvetot. Il y a quelques mois seulement, elle a embrassé un élève de l’École d’Agriculture pour la première fois, poursuivi ce flirt sans mots – il ne parle pas non plus – au prix de mille ruses pour déjouer la surveillance de sa mère : manquer les trois quarts de la messe, prétexter une attente interminable chez le dentiste, etc. Elle y a mis fin juste avant le bac de peur d’un châtiment obscur.

Elle n’a jamais vu ni touché un sexe d’homme.

(Un souvenir qui mesure l’étendue de son ignorance : une fille de la classe lui a signalé en ricanant dans l’agenda catholique fourni par le pensionnat

une citation de Claudel : « Il n’y a pas d’autre bonheur pour l’homme que de donner son plein. » Elle n’a pas compris où était l’obscénité.)

Elle crève d’envie de faire l’amour mais par amour seulement. Elle connaît par cœur le passage des *Misérables* sur la première nuit de Cosette et Marius : « Sur le seuil des nuits de noce un ange est debout, souriant, un doigt sur la bouche. L’âme entre en contemplation devant ce sanctuaire où se fait la célébration de l’amour. »

Comment faire pour retrouver l’imaginaire de l’acte sexuel tel qu’il flotte dans ce moi au seuil de la colonie ?

Comment ressusciter cette ignorance absolue et cette attente de ce qui est alors tout l’inconnu et le merveilleux de l’existence – le grand secret chuchoté depuis l’enfance mais qui n’est alors ni décrit ni montré nulle part ? Cet acte mystérieux qui introduit au banquet de la vie, à l’essentiel – mon Dieu, ne pas mourir avant – et sur lequel pèsent l’interdit et l’effroi des conséquences en ces années Ogino, les pires en ce qu’elles font miroiter la tentation de huit jours de « liberté » par mois juste avant les règles.

Ma mémoire échoue à restituer l’état psychique créé par l’imbrication du désir et de l’interdit, l’attente d’une expérience sacrée et la peur de « perdre ma virginité ». La force inouïe du sens de cette expression est perdue en moi et dans la plus grande partie de la population française.

Je n’ai pas encore franchi le porche de la colonie. Je n’avance pas dans cet effort pour saisir la fille de 58, comme si je voulais « créer son profil » le plus minutieusement possible, qu’il n’y ait jamais assez de déterminations psychologiques et sociales, de traits au dessin, quitte à rendre celui-ci indéchiffrable, alors que je pourrais résumer « la bonne élève d’une école religieuse de province, issue d’une famille modeste et qui aspire à une bohème intellectuelle et bourgeoise ». Ou encore, en adoptant le langage

des magazines « une fille qui a grandi dans l'estime de soi », variante « une fille dont le narcissisme n'a pas été entravé ». Je ne sais pas si la fille qui monte dans la voiture vers la colonie se serait reconnue là-dedans. Elle ne se parle ni ne se pense certainement pas ainsi, mais peut-être avec les mots de Sartre et de Camus sur la liberté et la révolte. À ce moment je la sais surtout envahie par le trac parce qu'elle ne s'est jamais occupée d'enfants et qu'elle a été acceptée à la colonie sans avoir reçu aucune formation de monitrice, faute d'avoir eu l'âge requis – dix-huit ans accomplis – pour faire le stage qui y prépare.

Dans l'incapacité de retrouver son langage, tous les langages qui composent son discours intérieur – qu'il est vain de vouloir reconstituer comme j'ai cru possible de le faire en écrivant *Ce qu'ils disent ou rien* – je peux au moins en prélever des échantillons dans les lettres adressées à une amie de classe, partie du pensionnat l'année d'avant, lettres qu'elle m'a redonnées en 2010. Elles commencent toutes par *Marie-Claude chérie* ou *Darling* et se terminent par *Bye-bye* ou *Tchao*, à la mode lycéenne. Dans celles des mois précédant l'arrivée à la colonie, il y a :

« Vivement que je quitte cette boîte [le pensionnat] où l'on crève de froid, d'ennui, d'étouffement » et « cette horrible ville d'Yvetot ».

« Pour faire loucher les cornettes, je porte des nattes, du vernis à ongles et des blouses sans ceinture. »

« C'est épatant d'être jeune ! Je ne suis pas pressée de me mettre dans les fers du mariage. »

La fille de 58 apprécie tout ce qui lui paraît « émancipé », « moderne », « à la page » et elle stigmatise les « filles à principes », « à œillères » ou celles « qui cherchent un mari avec beaucoup de fric ».

Elle « adore » faire les disserts de français, dont elle recopie les sujets à son amie. Rabelais est-il une énigme ? Boileau a dit « Aimez la raison » et Musset « Déraisonnez ! » etc.

Le contenu de la correspondance tourne exclusivement autour de la vie scolaire et des lectures (Sagan, Camus, *L'homme révolté* qualifié d'« ardu »), de l'avenir et de l'existence en général. Le ton est vibrant, exalté. La proclamation que « la vie vaut d'être vécue » revient souvent. À propos du bal où elle est allée au Carnaval d'Yvetot : « Dans un tourbillon

effréné, j’ai ressenti pour la première fois une espèce de bonheur inouï et j’ai pensé tout haut puisque j’ai dit “Je suis heureuse”. »

Il n’y a rien sur ses parents.

Nul doute que ces lettres, pour sincères qu’elles me paraissent, ne soient imprégnées cependant du désir de manifester à Marie-Claude – dont la fantaisie, l’irrespect de l’autorité, la lecture de romans contemporains puisés dans la bibliothèque de son père, un ingénieur, font d’elle un modèle enviable, la passeuse vers un monde évolué – une similitude de goûts, de sensations et de postures à l’égard des autres et de la vie.

C’est davantage dans les poèmes et les phrases d’écrivains soigneusement recopiés dans un agenda de 1958 en carton rouge – un grand agenda commercial offert par un fournisseur de fromages et conservé au travers de mes déménagements – que j’ai la plus forte probabilité de saisir les bribes de mon discours intérieur. C’est là que la fille de cette époque se dit par procuration, dans des mots qui dessinent idéalement son être au-dessus de la platitude et la brutalité – pense-t-elle – du langage de son milieu.

À côté d’une vingtaine de poèmes de Prévert, quelques-uns de Jules Laforgue, Musset et des vers isolés :

J’ai reçu la vie comme une gifle

Et comme on siffle une inconnue

Je l’ai suivie sans la connaître (Pierre Loizeau).

Des phrases de Proust, toutes sur la mémoire, tirées de *L’Histoire de la Littérature française* par Paul Crouzet. D’autres, dont j’ai oublié la provenance :

Il n’y a de bonheur réel que celui dont on se rend compte quand on en jouit (Alexandre Dumas, fils).

Chaque désir m’a toujours plus enrichi que la possession toujours fausse de mon désir (André Gide).

Voilà la fille qui va entrer à la colonie.

Elle est réelle hors de moi, son nom est inscrit sur les registres de l'aérium de S s'ils ont été conservés. Annie Duchesne. Mon nom de jeune fille, mon patronyme que je jugeais trop claironnant, que je n'aimais pas peut-être parce que c'était celui du *mauvais côté* selon ma mère et que je préférais le sien, Duménil, doux et assourdi. Duchesne, ce nom perdu six ans plus tard avec légèreté, peut-être soulagement, à la mairie de Rouen, avalisant du même coup mon transfert dans le monde bourgeois et l'effacement de S.

Réel aussi ce lieu, devenu au fil des années dans ma mémoire une sorte de château, mélange de celui du *Grand Meaulnes* et de celui de *L'année dernière à Marienbad*, que je n'ai pas su retrouver en voiture à l'automne 1995, en revenant de Saint-Malo, obligée de me garer dans la grand-rue de S et de demander à une buraliste comment aller à l'aérium, puis, devant son air flottant, comme si elle n'avait jamais entendu ce mot, de préciser « l'ancien institut médico-pédagogique, je crois », pour qu'elle m'en indique la route. Ce lieu, dont je découvre aujourd'hui seulement, sidérée, sur Internet, qu'il s'agit d'une abbaye fondée au Moyen Âge, démolie, reconstruite, transformée au cours des siècles. Ne se visite pas sauf aux journées du patrimoine.

Sur les vues qui la représentent actuellement, aucune trace de sa fonction ancienne d'aérium, lequel se transformait l'été en une grande « colonie sanitaire » capable d'accueillir en deux contingents successifs des centaines d'enfants affaiblis ou « caractériels » encadrés par une trentaine de moniteurs, deux profs de gym, un médecin et des infirmières. À l'inverse, aucune référence au caractère historique du lieu sur cette carte postale expédiée fin août 1958 à Odile – l'autre amie intime du pensionnat, autrement intime que Marie-Claude, parce qu'elle est fille de paysans et qu'avec la fille de l'épicerie la connivence sociale est si profonde qu'elle n'a pas besoin de se dire, il leur suffit d'employer, entre elles et en riant, des mots de patois. Sur cette carte postale, photocopiée il y a quelques années par Odile à mon intention, je vois, pris du ciel, un corps imposant de bâtiments anciens, d'aspect austère, en pierre légèrement ocrée, constitué de

trois ailes inégales en hauteur et longueur, en forme d'un T couché dont la barre perpendiculaire serait décalée sur la droite. L'aile la plus courte évoque une chapelle. À l'entrée, le porche, monumental, est flanqué de deux porteries. L'ensemble paraît dater d'époques différentes avec une dominante du XVIIIe siècle. Un terrain de sport est enclavé entre deux ailes. À gauche du porche, de petits immeubles du type construction d'après-guerre. À droite s'étend un parc dont les limites ne sont pas visibles, un mur ceint toute la partie du domaine visible sur la photo. Au dos : Aérium de S […] – Orne.

Au moment d'y faire entrer Annie Duchesne ce 14 août 1958, je suis en proie à un accès de torpeur qui présage souvent un renoncement à écrire devant des difficultés que je ne définis pas clairement. Qui ne viennent pas d'une insuffisance des souvenirs : je dois bien plutôt résister pour ne pas laisser les images – une chambre, une robe, du dentifrice Émail Diamant : la mémoire est une folle accessoiriste – s'enchaîner les unes aux autres et faire de moi la spectatrice fascinée d'un film dépourvu de signification. Ne suis-je pas plutôt en butte à ce problème : saisir et comprendre le comportement de cette fille, Annie D, son bonheur et sa souffrance, en les situant par rapport aux règles et aux croyances de la société d'il y a un demi-siècle, à une normalité évidente pour tout le monde, à l'exception d'une petite frange de la société plus « évoluée », dont ni elle ni les autres de la colonie ne faisaient partie.

Les autres.

J'ai tapé leurs noms et prénoms sur les Pages blanches de l'ordinateur. Ceux des garçons d'abord. Pour les noms très répandus, la multiplicité des occurrences avec le même prénom équivalait à aucune. Nul indice pour savoir lequel parmi ces Jacques R était à la colonie l'été 1958. Leur identité était dissoute dans la masse. Quelques noms domiciliés en Basse-Normandie m'ont convaincue, peut-être à tort, d'avoir affaire à ceux dont je me rappelais qu'ils y vivaient déjà en 1958. Ainsi ils n'avaient jamais migré hors du territoire de leur jeunesse. Cette découverte m'a troublée. C'était

comme s’ils étaient restés les mêmes de s’être arrimés à un endroit, que leur identité géographique soit garante de la permanence de leur être.

J’ai essayé les noms des filles. Aucun ne m’a paru fiable, elles devaient en avoir presque toutes changé comme moi en se mariant et ne pas profiter de l’offre obligeante de l’annuaire proposant : « Renseignez votre nom de jeune fille et soyez plus facilement retrouvée par vos anciennes connaissances. »

J’ai élargi ma recherche sur Google. J’ai identifié avec certitude, sur Copains d’avant, Didier D ancien élève de l’École vétérinaire de Maisons-Alfort et, de façon moins sûre, Guy A, originaire du Nord, qui figurait sur plusieurs sites sportifs de Lille et de sa région.

Je suis revenue à l’annuaire, j’ai retapé des noms, fascinée devant l’écran comme au bord de limbes scintillants d’où j’aurais essayé de sortir un par un des êtres engloutis depuis l’été 58.

Est-ce que c’était eux, ceux dont France Télécom désignait la localisation sur un plan par un cercle bleu ? Eux sous la tache sombre d’un toit que dévoilait, agrandie au maximum, une photo prise du ciel et que le même petit cercle bleu de localisation entourait comme une cible ?

J’ai joué avec l’idée de les appeler, même ceux dont je n’étais pas sûre que ce soit eux, sous le prétexte d’une enquête sur les colonies de vacances des années cinquante et soixante. J’ai imaginé me faire passer pour une journaliste, poser des questions. Étiez-vous à S l’été 1958 ? Est-ce que vous vous souvenez des autres moniteurs ? De H, le moniteur-chef ? Et d’une monitrice, enfin pas longtemps monitrice, passée vite au secrétariat médical, qui s’appelait Annie Duchesne ? Une fille plutôt grande, brune avec des cheveux longs et des lunettes ? Que pourriez-vous me dire à son sujet ? Ils me demanderaient sans doute pourquoi je m’intéressais à cette fille. Ou ils diraient que je me suis trompée de numéro. Ou ils me raccrocheraient au nez.

Après je me suis demandé pourquoi je voulais faire ça, ce que je cherchais. Non pas vérifier qu'ils n'avaient aucun souvenir d'Annie D, encore moins – hypothèse terrifiante – qu'ils en avaient. Je ne voulais qu'une chose au fond, entendre leur voix, même s'il y avait peu de chances que je la reconnaisse, avoir une preuve physique, sensible, de leur existence. Comme si j'avais besoin qu'ils soient vivants pour continuer d'écrire. Besoin d'écrire sur du vivant, sous la mise en danger du vivant, pas dans la tranquillité que donne la mort des gens, rendus à l'immatérialité d'êtres fictifs. Faire de l'écriture une entreprise intenable. Expier le pouvoir d'écrire – non la facilité, personne n'en a moins que moi – par l'effroi imaginaire des conséquences.

À moins, en y réfléchissant, qu'il ne s'agisse du désir pervers de m'assurer de leur existence pour les compromettre dans mon entreprise de dévoilement, pour être leur Jugement dernier.

Cette fois, elle est entrée. Naturellement, ce qu'elle avait imaginé de l'aérium les semaines précédentes est aussitôt effacé par la vision de l'escalier monumental en pierre, du long réfectoire avec des piliers, des immenses dortoirs d'une hauteur de plafond vertigineuse, du couloir étroit, sombre, tout en haut, où s'alignent les portes des chambres destinées aux moniteurs. Dans la sienne, la dernière au fond, la monitrice avec qui elle doit la partager – Jeannie, abondante chevelure brune frisée, grosses lunettes à monture noire – a déjà pris le lit près de la fenêtre, installé ses affaires dans la moitié du placard. L'assurance teintée d'exubérance que je lui voyais sur le trottoir devant la gare l'a quittée. Au fur et à mesure des contacts avec les arrivantes, il lui semble que toutes se comportent avec aisance et détermination, sans s'étonner de rien.

Tout est nouveau pour elle.

La première nuit, elle reste éveillée, gênée par le souffle de sa coturne, endormie sur-le-champ. Elle n'a jamais dormi avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. Il lui semble que l'espace de la chambre appartient plus à sa coturne qu'à elle.

Les autres viennent des lycées et des Écoles normales d'instituteurs. Plusieurs sont déjà en poste. Quelques garçons et filles travaillent comme éducateurs toute l'année à l'aérium. Elle est la seule à venir d'une institution religieuse. Sûr qu'elle abomine le pensionnat Saint-Michel mais elle n'a aucune expérience d'un monde laïc dans lequel, par exemple, le 15 août est un jour comme les autres, celui de l'arrivée des enfants à la colonie, et c'est la première fois qu'elle n'ira pas à la messe pour l'Assomption. Au premier déjeuner, on lui a demandé, tu es à quel bahut ? Après un temps d'hésitation – pour elle, un bahut est un coffre, un taxi en argot – elle répond, au lycée Jeanne-d'Arc, à Rouen. Comme on a voulu savoir si elle y connaissait telle et telle fille, elle a été obligée d'avouer qu'elle vient seulement d'y être inscrite pour la rentrée prochaine, qu'elle était jusqu'ici dans une boîte religieuse.

La mixité la déconcerte. Elle n'est pas préparée à des relations de simple camaraderie entre garçons et filles engagés dans le même travail. C'est une situation neuve. Au fond elle ne connaît pour parler aux garçons que le mode de la joute populaire, à la fois défensive et encourageante, faite d'aguicherie et de moquerie dans les rues où ils suivent les filles. À la réunion qui précède l'arrivée des enfants, parcourant des yeux la quinzaine de garçons, elle n'en a sélectionné aucun correspondant à son rêve d'une histoire d'amour.

Deux images des premiers jours :

Sur la pelouse ensoleillée, à l'heure du déjeuner, devant les portes du réfectoire, sous la houlette du directeur élégant dans sa veste et son pantalon feuille d'automne, la centaine d'enfants rassemblée chante d'abord tout doucement, puis de plus en plus fort jusqu'à un grondement qui donne le frisson, avant de redescendre jusqu'à devenir un murmure à peine audible, Papa ! Maman ! Cet enfant n'a qu'un œil ! Papa ! Maman ! Cet enfant n'a qu'une dent ! Ah ! Mon Dieu qu'c'est embêtant d'avoir un enfant qui n'a

qu’un œil. Ah ! Mon Dieu qu’c’est embêtant d’avoir un enfant qui n’a qu’une dent.

Dans l’herbe du parc, douze adolescentes en uniforme, chandail et short bleus, dansent, soudées par les bras avec, au milieu, une monitrice blonde à queue de cheval qui les emmène avec entrain, dans un pas tantôt à droite tantôt à gauche en chantant Mes godasses, mes godasses, sont pleines de trous / Je suis zazou, je suis zazou.

Je lis dans la persistance de ces images la fascination de la fille de 58 pour un monde rigoureusement organisé, réglé au coup de sifflet à roulette, rythmé par les chansons de marche dans une atmosphère de gaieté et de liberté. Une société où tout le monde, du directeur aux infirmières, est d’humeur joyeuse, où les adultes, pour la première fois, lui paraissent supportables. Une sorte de monde clos idéal où tous les besoins sont couverts avec une abondance, une largesse en nourriture, jeux et activités, insoupçonnable depuis son pensionnat d’Yvetot.

Je lis son désir de s’acclimater à ce milieu nouveau mais aussi la crainte diffuse de ne pas en être capable, de ne jamais atteindre le modèle de la monitrice blonde – elle ne connaît aucun chant où il n’y a pas Dieu. (Son soulagement d’apprendre le deuxième jour qu’elle n’aurait pas la responsabilité d’un groupe, serait une « monitrice volante », c’est-à-dire remplaçant les moniteurs pendant leur jour de congé.)

Il y a trois jours qu’elle est à la colonie. C’est le soir, samedi. Dans les dortoirs tous les enfants sont couchés. Je la vois comme je l’ai vue ensuite des dizaines de fois, descendant avec sa coturne les volées de marches, en

jean, un pull marin sans manches, des sandales blanches à lanières. Elle a enlevé ses lunettes et défait son chignon, ses cheveux longs flottent dans son dos. Elle est dans une excitation extrême, c'est sa première sur-pat.

Je ne sais plus s'il y avait déjà de la musique quand elles sont arrivées dans la cave, située hors du bâtiment central, peut-être sous l'infirmerie ou un autre local. Ni s'il était déjà là parmi ceux qui s'affairaient autour de l'électrophone à choisir des disques. Ce qui est sûr, c'est qu'il a été le premier à lui proposer de danser. C'est un rock. Elle est confuse de danser aussi mal (possible qu'elle le lui ait dit pour s'excuser). Elle virevolte à grandes enjambées, guidée par sa poigne à lui, ses sandales font clac clac sur le ciment de la cave. Elle est troublée parce qu'il ne cesse de la fixer intensément tout en la faisant tourner. Elle n'a jamais été regardée avec des yeux aussi lourds. Lui, c'est H, le moniteur-chef. Il est grand, blond, baraqué, un peu de ventre. Elle ne se demande pas s'il lui plaît, si elle le trouve beau. Il paraît à peine plus âgé que les autres moniteurs mais pour elle ce n'est pas un garçon, c'est un homme fait, plus en raison de sa fonction que de son âge. Comme son homologue féminin, la monitrice-chef L, il est pour elle du côté de ceux qui dirigent. Le midi même, elle a déjeuné à la même table que lui, intimidée, très gênée parce qu'elle ne savait pas comment faire pour manger proprement la pêche du dessert. Pas une seconde, elle n'a imaginé qu'elle pourrait l'intéresser, elle est abasourdie.

En dansant, il recule vers le mur en continuant de la fixer. La lumière s'éteint. Il l'attire violemment contre son torse, écrase sa bouche sur la sienne. Dans le noir des protestations fusent, quelqu'un rallume. Elle comprend que c'est lui qui a appuyé sur le bouton électrique. Elle est incapable de lever les yeux sur lui, dans un affolement délicieux. Elle n'en revient pas de ce qui lui arrive. Il chuchote, on sort ? Elle dit oui, ils ne peuvent pas flirter devant les autres. Ils sont dehors, longent les murs de l'aérium enlacés. Il fait froid. Près du réfectoire, devant le parc obscur, il la plaque contre le mur, il se frotte contre elle, elle sent son sexe contre son ventre au travers du jean. Il va trop vite, elle n'est pas prête pour tant de rapidité, de fougue. Elle ne ressent rien. Elle est subjuguée par ce désir qu'il a d'elle, un désir d'homme sans retenue, sauvage, sans rapport avec celui de son flirt lent et précautionneux du printemps. Elle ne demande pas où ils vont. À quel moment a-t-elle compris qu'il l'emmenait dans une chambre, peut-être l'a-t-il dit ?

Ils sont dans sa chambre à elle, dans le noir. Elle ne voit pas ce qu'il fait. À cette minute, elle croit toujours qu'ils vont continuer de s'embrasser et de se caresser au travers des vêtements sur le lit. Il dit « Déshabille-toi ». Depuis qu'il l'a invitée à danser, elle a fait tout ce qu'il lui a demandé. Entre ce qui lui arrive et ce qu'elle fait, il n'y a pas de différence. Elle se couche à côté de lui sur le lit étroit, nue. Elle n'a pas le temps de s'habituer à sa nudité entière, son corps d'homme nu, elle sent aussitôt l'énormité et la rigidité du membre qu'il pousse entre ses cuisses. Il force. Elle a mal. Elle dit qu'elle est vierge, comme une défense ou une explication. Elle crie. Il la houspille : « J'aimerais mieux que tu jouisses plutôt que tu gueules ! » Elle voudrait être ailleurs mais elle ne part pas. Elle a froid. Elle pourrait se lever, rallumer, lui dire de se rhabiller et de s'en aller. Ou elle, se rhabiller, le planter là et retourner à la sur-pat. Elle aurait pu. Je sais que l'idée ne lui en est pas venue. C'est comme s'il était trop tard pour revenir en arrière, que les choses doivent suivre leur cours. Qu'elle n'ait pas le droit d'abandonner cet homme dans cet état qu'elle déclenche en lui. Avec ce désir furieux qu'il a d'elle. Elle ne peut pas imaginer qu'il ne l'ait pas choisie – élue – entre toutes les autres.

La suite se déroule comme un film X où la partenaire de l'homme est à contretemps, ne sait pas quoi faire parce qu'elle ne connaît pas la suite. Lui seul en est le maître. Il a toujours un temps d'avance. Il la fait glisser au bas de son ventre, la bouche sur sa queue. Elle reçoit aussitôt la déflagration d'un flot gras de sperme qui l'éclabousse jusque dans les narines. Il n'y a pas plus de cinq minutes qu'ils sont entrés dans la chambre.

Je suis incapable de trouver dans ma mémoire un sentiment quelconque, encore moins une pensée. La fille sur le lit assiste à ce qui lui arrive et qu'elle n'aurait jamais imaginé vivre une heure avant, c'est tout.

Il rallume, il lui demande quelle est la sienne des deux savonnettes posées à droite et à gauche du lavabo, se frotte le sexe avec, la frotte aussi. Ils se rassoient sur le lit. Elle lui offre du chocolat au lait noisettes rapporté de l'épicerie, il s'en amuse, quand tu seras payée achète plutôt du whisky !

C’est un alcool chic que ne vendent pas ses parents, de toute façon l’alcool la dégoûte.

Sa coturne va rentrer d’un moment à l’autre de la sur-pat. Ils se rhabillent. Elle le suit dans sa chambre à lui, qu’il occupe seul en tant que moniteur-chef. Elle a abdiqué toute volonté, elle est entièrement dans la sienne. Dans son expérience d’homme. (À aucun moment elle ne sera dans sa pensée à lui. Encore aujourd’hui celle-ci est pour moi une énigme.)

Je ne sais pas à quel moment elle, non pas se résigne, mais consent à perdre sa virginité. Veut la perdre. Elle collabore. Je ne me rappelle pas le nombre de fois où il a essayé de la pénétrer et qu’elle l’a sucé parce qu’il n’y arrivait pas. Il a admis, pour l’excuser, elle : « Je suis large. »

Il répète qu’il voudrait qu’elle jouisse. Elle ne peut pas, il lui manie le sexe trop fort. Elle pourrait peut-être s’il lui caressait le sexe avec la bouche. Elle ne le lui demande pas, c’est une chose honteuse à demander pour une fille. Elle ne fait que ce dont il a envie.

Ce n’est pas à lui qu’elle se soumet, c’est à une loi indiscutable, universelle, celle d’une sauvagerie masculine qu’un jour ou l’autre il lui aurait bien fallu subir. Que cette loi soit brutale et sale, c’est ainsi.

Il dit des mots qu’elle n’a jamais entendus, qui la font passer du monde des adolescentes rieuses sous cape d’obscénités chuchotées à celui des hommes, qui lui signifient son entrée dans le sexuel pur :

Je me suis masturbé cet après-midi.

Toutes des gouines dans la boîte où tu es, non ?

Il a envie de parler et ils parlent tranquillement dans les bras l’un de l’autre, face à la fenêtre dont le mur est tapissé de coloriages d’enfants. Il est originaire du Jura, prof de gym dans un collège technique à Rouen, il a une fiancée. Il a vingt-deux ans. Ils font connaissance. Elle dit qu’elle a les hanches larges. Il répond : « Tu as des hanches de femme. » Elle est contente. C’est devenu une relation normale. Ils ont dû dormir un peu.

Le jour s’est levé, elle regagne sa chambre. À partir du moment où elle l’a quitté, toute l’incrédulité de ce qui a eu lieu lui est tombée dessus. Elle n’est pas sortie de la stupeur, en proie aussi à l’ébriété de l’événement qui a besoin d’être énoncé, formulé pour devenir réel. Qui pousse à tout raconter. À sa coturne déjà lavée et habillée pour descendre au petit déjeuner elle dit : J’ai couché avec le moniteur-chef.

Je ne sais plus s’il lui vient déjà la pensée que c’est « une nuit d’amour », sa première.

C’est la première fois que je retrace cette nuit du 16 au 17 août 1958 en éprouvant une satisfaction profonde. Il me semble que je ne peux m’approcher davantage de la réalité. Qui n’était ni l’horreur ni la honte. Seulement l’obéissance à ce qui arrive, l’absence de signification de ce qui arrive. Je ne peux pas aller plus loin dans cette sorte de migration volontaire dans mon être d’à peine dix-huit ans, dans son ignorance de la suite, du dimanche commencé.

C’est le déjeuner, le vacarme du réfectoire, elle est assise au bout d’une table à surveiller une douzaine de petits garçons braillards. Elle ne peut rien avaler des légumes noirâtres et visqueux dans son assiette (des aubergines, elle n’en a jamais mangé). Il me semble que sa poitrine ne s’est pas desserrée depuis qu’elle est entrée dans la cave la veille au soir. Elle le voit surgir entre les colonnes du réfectoire, inspecter, en évoluant entre les tables. Il s’arrête à l’autre bout de la sienne, il lui fait face entre les deux rangées parallèles des petits garçons, il la fixe sans un mot. Elle ne l’a pas revu depuis la nuit. Elle voit ce regard – elle a remis ses lunettes – qui la surplombe, la couvre, qui veut l’obliger à se souvenir de ce qu’elle a fait cette nuit. Elle baisse les yeux, elle ne peut pas supporter ce regard protubérant, elle est une enfant fautive au milieu des autres gamins. (Bien

plus tard, je me reprocherai de ne pas avoir soutenu son regard chargé de la mémoire de la nuit, de la complicité qu'il attendait certainement en retour et que la fille de ce matin-là est incapable d'interpréter.)

La suite chronologique, je ne peux l'écrire qu'en sautant d'une image à l'autre, d'une scène à l'autre, des scènes dont la durée réelle n'a pas dû souvent excéder quelques minutes, voire secondes, mais qui a été démesurément distendue dans la mémoire, comme si celle-ci en rajoutait un peu plus à chaque passage. Et, comme dans le jeu *Un deux trois soleil*, où celui qui est collé au mur ne saisit, quand il se retourne, que des joueurs arrêtés dans leur progression, l'avancée de la vie entre deux images m'est depuis longtemps invisible.

Je la vois l'après-midi lisant les premières pages de *La condition humaine* en livre de poche. À chaque phrase qu'elle lit, elle oublie la précédente. Après le meurtre de l'homme endormi sous la moustiquaire, elle ne comprend plus rien à l'histoire. Elle n'a jamais été dans cette incapacité de lire.

Je la vois le dimanche soir, dans sa chambre à lui, à l'heure où les enfants sont couchés et les moniteurs libres, sauf ceux qui surveillent les dortoirs plongés dans la lumière bleuâtre des veilleuses. Est-ce lui qui lui a donné rendez-vous en la croisant l'après-midi, ou est-elle venue de son plein gré ? Il n'est de toute façon pas imaginable pour elle qu'ils ne passent pas ensemble la nuit qui vient, à cause de la précédente. Il est allongé sur le lit, elle assise à côté, sur le bord. Il joue avec le foulard à fleurs qu'elle a glissé dans l'échancrure de son cardigan bleu porté à même la peau. Elle commet la première faute. Avec la même innocence qu'elle lui a proposé du chocolat, la même méconnaissance des garçons, sans mesurer la blessure d'amour-propre qu'elle lui inflige et qui est devenue de plus en plus inouïe au fil des années dans ma mémoire, elle lui dit, le comparant à un moniteur à barbe blonde et carrure de rugbyman : « Après le Barbu, c'est toi le mieux de la colonie. »

Elle croit lui faire un compliment et elle ne sent pas du tout l'ironie de sa repartie : « Je te remercie ! » puisqu'elle ajoute :

« Mais c'est vrai ! »

Elle dit cette chose-là, pas du tout pour le blesser – comme une vérité extérieure à eux deux, qui ne peut en aucun cas signifier qu'elle préfère le Barbu.

À son air rembruni, elle comprend sa gaffe mais en élimine aussitôt la portée. Elle est dans l'autisme de son désir d'une autre nuit avec H. Elle est sûre de l'avoir à cause de ce qui a eu lieu entre eux, de ce qu'ils ont fait et pas encore fait aussi. Il est son amant. Elle attend un signe. Que celui-ci ne vienne pas la déconcerte peut-être.

Dans la séquence suivante, il est parti de la chambre. Elle reste debout à l'attendre, croyant qu'il va revenir.

Ce n'est pas lui qui entre dans la chambre, c'est un Breton brun frisé, Claude L. Il lui fait comprendre que ça ne sert à rien qu'elle reste là, que H ne va pas revenir. Je crois qu'elle demande s'il est parti voir l'institutrice blonde, Catherine P. Il ne répond pas. Peut-être qu'il rit.

(À partir d'ici je ne pénètre plus la pensée de la fille de S, je ne peux que décrire ses gestes, ses actes, consigner les paroles, celles des autres et plus rarement les siennes.)

Je la vois dans l'éclairage cru de la chambre de H, sonnée, incrédule, peut-être en larmes, fuyant se cacher dans un coin entre le mur et la porte parce que quelqu'un a frappé. Derrière la porte restée grande ouverte, collée au mur, elle entend Monique C rire et dire au frisé – qui vient donc d'indiquer par un signe muet sa présence, elle l'a compris avec horreur : « Qu'est-ce qu'elle fait là ? Elle est saoule ? » Elle sort de derrière la porte, se montre. Elle est devant eux deux, à un mètre, sans chaussures, toisée de haut en bas par Monique C avec amusement. Je ne sais plus ce qu'elle a imploré – quelles paroles enfouies depuis sous la honte, peut-être qu'on lui dise si H est avec la blonde –, ni quel refus méprisant lui a été renvoyé pour qu'elle adresse à Monique C cette supplication : « On n'est pas copines, alors ? »

Et que Monique C rétorque avec violence, une espèce de répulsion : « Ah ! Non ! On n'a pas gardé les cochons ensemble ! »

Je me passe et repasse la scène dont l'horreur ne s'est pas atténuée, celle d'avoir été aussi misérable, une chienne qui vient mendier des caresses et reçoit un coup de pied. Mais ce visionnement réitéré ne vient pas à bout de l'opacité d'un présent disparu depuis un demi-siècle, laisse intacte et incompréhensible cette aversion d'une autre fille à mon égard.

Ne reste que cette certitude : Annie D, la petite fille gâtée de ses parents, l'élève brillante est, à ce moment précis, un objet de mépris et de dérision dans le regard de Monique C et de Claude L, de tous ceux qu'elle aurait voulu ses pairs.

Elle n'est plus dans la chambre de H. À quel moment de ce même dimanche soir, perdue, hagarde, a-t-elle croisé sur son chemin – ou bien a-t-elle rejoint volontairement – la petite troupe des moniteurs, filles et garçons, agrégés par le désir vespéral de faire la fête et de chahuter, en proie, peut-être, à une vague envie de bizutage en ce début de colonie ? Toujours est-il que je la vois dans le couloir des chambres, protestant parce qu'elle est aveuglée par ses cheveux trempés d'eau, celle d'un seau balancé sans doute au cri devenu ensuite rituel de Taïaut O Taïaut. On s'esclaffe : « Comme ça tu ressembles à Juliette Gréco ! » Au travers de ses cheveux mouillés, elle l'aperçoit, H, massif, immobile à la porte de sa chambre, observant et souriant avec une indulgence d'aîné responsable devant des mômeries de lycéens. (Il me serait facile aujourd'hui de supposer que, déjà au courant de tout, le groupe ait projeté de me conduire jusqu'à la chambre de H, *par jeu.*) Elle commet sa seconde maladresse de la soirée. Elle se détache du groupe, crie son prénom, l'appelle au secours en riant, lui répétant ce qu'on a dit d'elle, qu'elle ressemble à Juliette Gréco. C'est naturel pour elle de chercher refuge auprès de lui à cause de la nuit d'avant, de leur nudité. Elle va pour se jeter dans ses bras. Il les garde le long de son corps. Il continue

de sourire sans rien dire. Il se détourne et rentre dans sa chambre. (Il pensait sans doute de plus en plus que cette fille était une idiote, qu'il n'allait pas s'encombrer d'elle, une imbécile qui se prend pour Juliette Gréco.)

En ce dimanche gris de novembre 2014, je regarde donc la fille qui a été moi regardant lui tourner le dos, devant tous, l'homme avec qui elle a été nue pour la première fois, qui a joui d'elle toute la nuit. Il n'y a pas de pensée en elle. Elle n'est que mémoire de leurs deux corps, de leurs gestes, de ce qui a été accompli – qu'elle l'ait voulu ou non. Elle est dans l'affolement de la perte, dans l'injustifiable de l'abandon.

Elle est perdue, une fille de chiffon. Tout lui est égal. Elle se laisse emmener avec la docilité de qui ne sent plus rien par le petit groupe excité. Les voici dans le petit bâtiment neuf à gauche de l'abbaye, une vaste chambre avec des murs verdâtres et une ampoule nue qui descend du plafond. Elle n'a pas ses lunettes. Ils disent avec insistance qu'ils sont dans la chambre des deux secrétaires du directeur, parties en week-end, mais elle s'étonne qu'ils se conduisent comme s'ils étaient chez eux. Ils mettent des disques de Robert Lamoureux et de Fernand Raynaud, sortent des verres et du vin blanc. Elle ne se rend pas compte qu'ils sont en train de s'amuser à ses dépens, de lui monter un canular comme elle l'apprendra le lendemain, la chambre où ils se trouvent est celle des EPS, les deux moniteurs d'éducation physique et sportive, Guy A et Jacques R qui est en train de l'enlacer sur le lit où ils sont assis à plusieurs. Est-ce qu'ils avaient commencé – comme le lui dira quelques jours plus tard, Claudine D, la monitrice à la joue barrée d'une tache lie-de-vin – à « se foutre de sa gueule », sûrement tous déjà au courant de sa nuit avec le moniteur-chef et spectateurs de son indignité dans le couloir ?

Elle les entend rire, raconter des histoires sales – absente et insensible. (Maintenant, en écrivant, glisse sur ce moment la dernière scène du film de Barbara Loden, où l'on voit Wanda, dans une boîte entre deux fêtards, muette, prenant la cigarette qu'on lui tend, tournant la tête à droite, à

gauche. Elle n’est plus là. Avant elle a dit « je ne vaux rien ». La caméra cadre son visage figé et celui-ci peu à peu se *dissout.*)

La suite de *Wanda* a été tournée quinze ans auparavant dans une chambre de l’Orne, à S. Ils ont éteint l’ampoule, sont couchés par couples sur les lits et au sol. Des disques continuent de passer sur l’électrophone. Elle est étendue par terre sur un matelas avec Jacques R, ils sont nus depuis la taille dans le même sac de couchage. Il n’arrête pas de l’embrasser et elle n’aime pas ses lèvres molles. Il pousse son sexe, plus étroit que celui de H, elle dit non et qu’elle est vierge. Il la mouille entre les cuisses. Il me semble qu’elle pleure, tandis qu’elle entend dans le noir les autres garçons se tenir au courant de leur progression des opérations avec les filles par des plaisanteries,et Dalida chanter « Je pars avec la joie au cœur lalalalayéyéyéyé / Je pars vers le bonheur ».

Il retente de la pénétrer. Il se démène sans brutalité, dans l’obstination de son désir. Elle a peur qu’il y arrive. Elle ne pense pas à s’en aller. Ce n’est ni le bien ni le mal, quelque chose entre la détresse et la consolation procurées par un corps de remplacement, par le même désir d’homme dans un autre corps. Elle ne fait que prêter le sien, mais farouchement décidée à en défendre l’entrée. Sans doute est-elle déjà animée par la volonté de « se donner » – le mot en usage – seulement à H, l’homme qui l’en priait la nuit d’avant et qui vient de la rejeter.

Je la suis, cette fille, image par image, depuis le soir où elle est entrée avec sa coturne dans la cave et que H l’a invitée à danser mais il m’est impossible de saisir tous les glissements, la logique, qui l’ont conduite à l’état où elle se trouve.

Je peux dire seulement que, rentrée le lundi 18 août à l’aube dans sa chambre où, une nouvelle fois, sa coturne est déjà sur pied, elle considère ce qui s’est passé dans le sac de couchage avec Jacques R d’une insignifiance totale, comme nul et non avenu. (Après s’être affolée en voyant du sang couler d’elle quand elle a enlevé son jean pour se changer,

avant de s’apercevoir avec soulagement qu’il s’agit de ses règles en avance de huit jours.)

Je la vois, Annie D, dans son désir au sommet de sa force. Elle ne peut pas être au plus haut dans la négation de tout ce qui n’est pas son désir de H, croyant qu’il voudra d’elle, continuant d’y croire même après que, le soir même, venue dans sa chambre, il lui a opposé un refus cinglant, outragé, au motif qu’elle est « allée avec R » – et même après qu’elle a su que Catherine, l’institutrice blonde – fiancée à un appelé en Algérie, comme l’atteste sa bague à pierre bleue et les lettres tamponnées FM posées quotidiennement à côté de son assiette – l’a remplacée dans le lit du moniteur-chef.

Elle veut qu’il fasse les gestes, tous les gestes qui signifient son désir d’elle. Elle veut qu’il prenne plaisir d’elle, qu’il s’épuise de plaisir sur elle. Elle n’en attend aucun pour elle.

Elle ne renonce pas à lui, elle attend seulement qu’il veuille d’elle un soir, par caprice, par lassitude de la blonde, par pitié, peu importe. Son besoin de lui, de le laisser maître de son corps la rend étrangère à tout sentiment de dignité.

À cause de ses yeux lourds, sa bouche épaisse, son gabarit, elle trouve qu’il ressemble à Marlon Brando. Il est sans importance que certaines monitrices disent à voix basse qu’il est grand, fort. Et bête. Elle l’appelle intérieurement l’Archange.

Dans une heure de liberté, elle entre dans la cathédrale de S en faisant attention de ne pas être vue de l’un ou l’autre des moniteurs qui la brocarderait avec allégresse, à commencer par cet instit originaire du Midi qui lui chante *ave ave le petit doigt*, sur l’air d’*Ave Maria* en la regardant ironiquement. Le Dieu qu’elle supplie n’est que le fétiche de H, le vrai Dieu qui s’est détourné d’elle, indifférent à son désespoir, sa misère – qui lui a

préféré la blonde. Seigneur, dites seulement une parole et mon âme sera guérie.

En écrivant, je m'aperçois que jamais jusqu'ici je n'avais pensé que la blonde pouvait avoir voulu prendre une place que j'avais occupée par hasard et que, fiancée ou non, elle ne pouvait laisser à cette grande bringue empruntée, aux verres de myope, comme elle m'avait sans doute jugée dès le premier jour quand nous avions passé la radio l'une après l'autre à l'infirmerie. Sans doute était-ce l'opinion aussi des autres, que je n'ai jamais entendus critiquer son double jeu, acquiesçant inconsciemment à l'appariement passager d'un été entre le moniteur-chef baraqué et la mignonne institutrice dont la plastique dévoilée un jour en maillot de bain suscitera ensuite le sifflement d'admiration des garçons et leur jeu de mots habituel sur « pin-up », le doigt dressé en signe d'érection. Je ne devais pas penser autrement. Je la trouvais plus belle, plus tout que moi. En 2003, j'ai résumé lapidairement : « Elle est, moi je ne suis pas. »

Au fur et à mesure que j'avance, la sorte de simplicité antérieure du récit déposé dans ma mémoire disparaît. Aller jusqu'au bout de 1958, c'est accepter la pulvérisation des interprétations accumulées au cours des années. Ne rien lisser. Je ne construis pas un personnage de fiction. Je déconstruis la fille que j'ai été.

Un soupçon : est-ce que je n'ai pas voulu, obscurément, déplier ce moment de ma vie afin d'expérimenter les limites de l'écriture, pousser à bout le colletage avec le réel (je vais jusqu'à penser que mes livres précédents ne sont que des à-peu-près sous ce point de vue). Peut-être aussi mettre en jeu la figure d'écrivain qu'on me renvoie, la ravager, m'acharner à dénoncer une imposture, genre « je ne suis pas celle que vous croyez »

faisant écho, pour le coup, au « je ne suis pucelle que vous croyez » ricané bientôt par les moniteurs sur mon passage.

La suite, la question de l'écriture de la suite quand H ne veut plus d'elle et qu'elle ne veut pas de Jacques R.

Comment entrer maintenant dans la dérive enchantée de cette fille, sa sensation de vivre le moment le plus exaltant de sa vie, qui la rend insensible à toutes les moqueries, les sarcasmes, les remarques insultantes.

Sur quel mode – tragique, lyrique, romantique, humoristique même, ce ne serait pas si difficile – relater ce qu'elle a vécu à S avec une tranquillité et un *hubris* qui ont été jugés par les autres, tous les autres, comme de l'insanité pure et de la putasserie.

Dois-je écrire que, dix ans avant la révolution de Mai, j'étais sublime d'intrépidité, une avant-gardiste de la liberté sexuelle, un avatar de Bardot dans *Et Dieu créa la femme* – que je n'avais pas vu – et donc prendre le ton de la jubilation, celle qui anime la lettre que j'ai sous les yeux, envoyée à Marie-Claude fin août 58 : « Quant à moi tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes […] j'ai couché toute une nuit avec […] le moniteur-chef. Une telle révélation te choque-t-elle ? J'ai également couché avec un des éducateurs physiques le lendemain. Ça y est, je suis amorale et cynique. Le pire c'est que je n'ai pas de remords. Au fond c'est tellement simple que je n'y pense plus deux minutes après. » Dans cette hypothèse, je considère la fille de S avec le regard d'aujourd'hui où, hormis l'inceste et le viol, rien de sexuel n'est condamnable, où je lis sur Internet « Vanessa va rejoindre un hôtel échangiste pour ses vacances ». Ou alors adopter le point de vue de la société française de 1958 qui faisait tenir toute la valeur d'une fille dans sa « conduite », et dire que cette fille a été pitoyable d'inconscience et de candeur, de naïveté, lui faire porter la responsabilité de tout ? Devrai-je alterner constamment l'une et l'autre vision historique – 1958/2014 ? Je

rêve d’une phrase qui les contiendrait toutes les deux, sans heurt, simplement par le jeu d’une nouvelle syntaxe.

Tous les soirs, c’est la fête. Elle est de toutes les sur-pat improvisées, des écoutes de disques dans les chambres lumières éteintes, des défis – entrer la 2CV du directeur dans le réfectoire – des virées dans les rues désertes de S après avoir fait le mur. Elle ne veut rien manquer du présent, de la promesse du soir. Je la vois :

juchée sur un tabouret du bar « Chez Graindorge », buvant du gin, faisant fi de son dégoût de l’alcool lié aux ivrognes du café de ses parents

en équilibre sur le mur de l’abbaye avec la crainte de chuter parce qu’elle est un peu paf

entre deux garçons au milieu d’une bande bras dessus bras dessous, hurlant *De profundis morpionibus* dans l’exaltation et la supériorité de marcher dans une ville quand les gens dorment

sa tête sur une épaule – laquelle ? – dans un cinéma regardant un film des pays de l’Est, *Kanał*, réduit à un brouillard parce qu’elle n’a pas ses lunettes et qu’elle ne voit ni l’image ni les sous-titres

par-dessus tout, dégringolant quatre à quatre les deux volées de marches, une gauloise entre les doigts, pour rejoindre le groupe dont la composition varie au gré du roulement de la surveillance des dortoirs, de la formation de couples optant pour la solitude d’une chambre – avide de plonger dans l’euphorie du groupe.

Plus que la réalité de son bonheur, c’est la conscience de la réalité de son bonheur qui ne fait pour moi aucun doute, celle-là même dont la nécessité figure dans la citation recopiée dans l’agenda rouge : Il n’y a de bonheur réel que celui dont on se rend compte quand on en jouit (Alexandre Dumas, fils).

Il n’y a plus rien d’Yvetot en elle, du pensionnat et des religieuses, du café-épicerie. À la mi-septembre ses parents viendront la voir, avec un oncle et une tante. En les voyant descendre de la 4CV avec de grands gestes et le verbe haut devant le porche de l’aérium, elle n’éprouvera que la stupéfaction de les avoir oubliés radicalement en un mois. Avec une vague pitié, elle les trouvera vieux.

Elle est éblouie par sa liberté, l’étendue de sa liberté. Elle gagne de l’argent pour la première fois, achète ce dont elle a envie, des gâteaux, du dentifrice Émail Diamant rouge. Elle ne veut rien d’autre que cette vie. Danser, rire, chahuter, chanter des chansons paillardes, flirter.

Elle est dans la légèreté d’être déliée des yeux de sa mère.

(Une image moins glorieuse contredit pourtant la constance de ce bonheur. Celle d’une fille titubant légèrement un soir, seule, dans le couloir qui mène aux toilettes situées près du réfectoire à colonnes, se demandant, dans sa conscience comme rapetissée en une flaque au-dessus d’un corps qui lui échappe mais avec l’acuité que donne le vin blanc, ce *qu’elle est devenue*.)

Depuis H il lui faut un corps d’homme contre elle, des mains, un sexe dressé. L’érection consolatrice.

Elle est fière d’être un objet de convoitise et la quantité lui paraît la preuve de sa valeur séductrice. Orgueil de la collection. (Attesté par ce souvenir précis : après avoir embrassé dans un champ un étudiant de chimie en vacances à S, me vanter auprès de lui du nombre de flirts que j’ai eus à la colonie.) Aucun délai de coquetterie, de remise à plus tard du désir qu’elle a de leur désir. Ils vont droit au but, ils s’y croient autorisés par sa réputation. Ils soulèvent la jupe ou défont la fermeture éclair du jean en même temps qu’ils l’embrassent. Trois minutes, entre les cuisses, toujours. Elle dit qu’elle ne veut pas, qu’elle est vierge. Aucun orgasme jamais.

Elle passe de l’un à l’autre, ne s’attache à aucun, pas même à Pierre D, qu’elle a rejoint plusieurs nuits dans le grand dortoir des garçons dont il assure la surveillance depuis une loge munie d’une petite fenêtre et qui lui a dit – c’était le premier – « je t’aime » et elle a répondu :

— Non, c’est seulement du désir.

— Si, Annie, c’est vrai, je t’assure.

— Non.

Sensation ici de glorifier ce moi de 1958, dont je ne peux pas dire qu’il est mort puisqu’il m’a submergée en revoyant le 8 février 1999 *En cas de malheur*, avec Brigitte Bardot, à propos duquel j’ai écrit aussitôt dans mon journal : « Stupéfaction de voir combien j’avais la même façon que Bardot de me conduire avec les hommes en 58, les gaffes que je faisais, ou le naturel que j’avais, disant à l’un que j’avais flirté avec l’autre. Sans aucune règle. C’est l’image de moi la plus refoulée. » De revendiquer ce moi impavide – dont j’ai pourtant eu, ensuite, la hantise qu’il reprenne la direction de mon existence et me conduise à ma perte, sans que je puisse définir celle-ci.

Mais ce que je retrouve dans l’immersion de cet été-là, c’est un désir immense, informulable, qui renvoie à l’insignifiance la bonne volonté des filles qui font tout, fellation, etc., avec conscience, les rites sécurisés des sadomasos, la sexualité décomplexée de tous ceux qui ignorent le *désespoir de la peau*.

Leurs noms et prénoms – huit en comptant H et Jacques R – figurent l’un au-dessous de l’autre dans les dernières pages d’un petit agenda, celui de 1963 que j’ai utilisé pour écrire *L’événement.* J’ignore aujourd’hui la raison de cette recension qui se situe plus de quatre ans après la colonie.

Je l’avais sans doute déjà faite dans mon agenda de 1958, que ma mère a brûlé à la fin des années 60 en même temps que mon journal intime, certaine d’œuvrer ainsi à mon salut social en détruisant les traces de la mauvaise vie de sa fille devenue prof de lettres, « bien » mariée et mère de deux enfants – sa fille, sa fierté, sa colère, son œuvre. La vérité a survécu au feu.

Piège historique de l’écriture de soi : cette liste qui a longtemps matérialisé mon « inconduite » – mot lui-même déjà historique – me paraît en 2015, sinon courte, du moins nullement scandaleuse. Pour rendre sensible aujourd’hui l’opprobre jeté sur la fille de S, il me faut mettre en face une autre liste, celle des railleries grasses, des quolibets, des insultes déguisées en mots d’esprit, par lesquels le groupe des moniteurs l’a constituée en objet de mépris et de dérision. Eux dont l’hégémonie verbale était indiscutée – voire admirée par les monitrices – qui évaluaient le potentiel érotique de toutes les filles, classées en « culs bénits » et « celles qui n’ont pas les fesses tristes ». Énumérer donc les plaisanteries joyeusement lancées devant elle pour amuser la galerie des deux sexes, surtout le premier, toujours prêt à renchérir, le second souriant et ne désapprouvant jamais :

Je ne suis pucelle que tu crois
Tu as lu trop de romans
Tu as acheté tes lunettes de soleil (que je trouve jolies) à Tout-à-100-francs ?
Tu as le cul comme une bassine
Voilà le corps médical qui passe (parce que, mon insuffisance pédagogique ayant été vite percée à jour, je remplace désormais la secrétaire de l’infirmerie qui est en vacances).

Les phrases à double sens avec le geste de se toucher les testicules :
Si tu me cherches, tu me trouves
Je ne suis pas branché.

Les chansons travesties, entonnées sur son passage : *Si t'en veux plus / Je la remets dans ma culotte / Cha-cha-cha des thons*, etc.

Sans oublier leur proverbe favori : *L'homme propose, la femme dispose*. Elle, elle dispose mal.

Écrire enfin le mot, celui qui autorise ce lâcher d'obscénités et la dénégation bruyante de ses capacités intellectuelles, *toi le bac maths-latin, ah ah, je ne t'aurais même pas donné le Bepc*, le mot insultant, juste minoré, adouci, par l'expression en usage intensif cet été 58 : Putain sur les bords.

Il a été écrit, sans minoration, sur la glace du lavabo de ma chambre, en grosses lettres rouges avec mon dentifrice : *Vive les putains*. (Formulation qui avait déclenché la rage de ma coturne – une sage, qui n'a eu qu'un seul flirt – et suscité de ma part la remarque ironique : c'est le pluriel qui te gêne ?)

La fille de 58 ne s'offusque pas, il me semble même qu'elle s'en amuse, comme d'une agressivité moqueuse usuelle à son égard. Peut-être y voit-elle une preuve supplémentaire de la fausseté de leur jugement. Il y a erreur. Elle n'est pas ce qu'ils disent qu'elle est.

Cette certitude, à quoi l'attribuer aujourd'hui ? À sa virginité, qu'elle conserve avec détermination, à son brillant parcours scolaire, sa lecture de Sartre ? Plus que tout : à son amour fou pour H, l'Archange comme elle continue de l'appeler jusque devant Claudine D – qui, le doigt sur la tempe, la traite de *complètement siphonnée* – à cette espèce d'incorporation de lui en elle qui la tient au-dessus de la honte.

Ce n'est pas elle, la honte, j'en suis sûre, qui a fixé le souvenir des mots au dentifrice rouge, c'est la fausseté de l'insulte, de leur jugement à eux, de

l’inadéquation entre putain et elle. Je ne vois rien dans cette période qui puisse s’appeler honte.

Même pas quand, à l’heure du déjeuner, son attention est attirée par les rires des cinq ou six moniteurs se bousculant devant le tableau d’affichage près de la salle à manger. Elle s’approche, elle découvre, froissée et punaisée à côté des annonces, exposée à la vue de tous, la lettre intime qu’elle a écrite la veille à sa grande amie Odile, puis déchirée et jetée avant d’en recommencer une autre. Ils l’entourent, s’esclaffent, citent les mots de la lettre, alors, comme ça, ça te rend folle quand H te pose la main sur l’épaule en passant ? Elle les traite de salauds, crie qu’ils n’ont pas le droit, elle demande qui a osé faire ça. Ils disent que c’est le cuistot, il a trouvé la lettre dans la poubelle, il vient de l’afficher. Elle l’arrache du tableau. Elle veut voir le cuistot. Il ne se fait pas prier, sorti hilare de la cuisine, ravi de son initiative qui les plie tous de rire.

Je le revois, V, la quarantaine poupine, blond, en veste à carreaux bleus et blancs, un homme gentil et sympathique comme sa femme la cuisinière. Son air faraud, son contentement. Est-ce que j’ai eu envie de le gifler ? Il est ingiflable, soutenu par tous. Qui sont un mur de rires autour d’elle. Franchement ils ne voient pas où est le mal. Se rend-elle compte que sa revendication du droit, réitérée avec rage « vous n’avez pas le droit », n’a aucune chance de les atteindre. Qu’elle a tous les torts. D’avoir écrit cette lettre sentimentale, de l’avoir laissée traîner. Qu’il n’y a pas à se gêner avec elle, putain sur les bords, amoureuse imbécile d’un type qui passe ses nuits avec la blonde mieux foutue qu’elle. Qu’elle ne peut pas lutter contre l’image qu’ils ont d’elle. C’est celle-ci qui fait la loi, qui autorise l’affichage du cuistot et leur hilarité. Je ne me souviens pas qu’elle ait fait ce lien entre ce qu’ils pensent d’elle et ce qu’ils lui font, peut-être est-elle seulement obsédée par la grande probabilité que H ait lu la lettre et se fiche d’elle autant et plus que tous les autres.

Je rapproche aujourd’hui la scène de la lettre et la nuit avec H : la même impossibilité de convaincre, de faire valoir mon point de vue. Me la

repassant encore, elle se dépersonnalise peu à peu. Ce n'est plus moi ni même Annie D au centre. Ce qui a eu lieu dans le couloir de la colonie se change en une situation qui plonge dans un temps immémorial et parcourt la terre. Chaque jour et partout dans le monde il y a des hommes en cercle autour d'une femme, prêts à lui *jeter la pierre*.

La scène de la fille de 58 au milieu du cercle. Aujourd'hui que je la dépouille du caractère infamant qu'elle a revêtu dès octobre suivant en classe de philo et qui m'a fait la raconter pour la première fois l'été dernier seulement à une amie romancière, je sais que la fille de 58 n'a pas honte de ce qu'elle a écrit dans sa lettre. Elle est dans la stupeur, l'incompréhension que l'opprobre tombe sur elle, pas sur le cuisinier. Dans l'incrédulité qu'ils applaudissent à cette action dégoûtante, que personne ne prenne sa défense. La limite qu'ils viennent de franchir montre qu'ils ne la considèrent pas comme les autres monitrices, que, la concernant, ils ont tous les droits. Pas l'égale des autres. Elle ne les vaut pas. On n'a pas gardé les cochons ensemble, a dit Monique C. L'insouciance – la légèreté – de sa place dans le groupe est entamée.

Pas son besoin d'en faire partie.

Je ne crois même pas que l'idée lui soit venue de se résigner à ce que le souci de soi ou la dignité aurait dû l'obliger, ne plus se mêler au groupe et se coucher tôt à l'instar de quelques monitrices. Elle ne peut pas se priver de ce qui, depuis son entrée à la colonie, est une découverte, cet enchantement de vivre entre jeunes du même âge dans un lieu coupé du reste de la société sous l'autorité lointaine et bienveillante d'une poignée d'adultes. Cette exaltation d'appartenir à une communauté cimentée par les lits en portefeuille, les jeux de mots et les chansons obscènes, par une fraternité de dérision et de vulgarité. Cette euphorie de tout l'être comme si notre jeunesse était démultipliée par celle des autres – l'ébriété communautaire.

Un bonheur redoublé – dans mon souvenir – par la présence des centaines d'enfants dont les jeux et les rires, les cris, se fondaient en une rumeur emplissant l'espace dès le matin, tonnant aux repas dans l'immense

réfectoire, s'éteignant le soir sous les hauts plafonds des dortoirs baignant dans la lumière bleue des veilleuses.

Parce que le bonheur du groupe est plus fort que l'humiliation, elle veut rester des leurs. Je la vois aspirant à leur ressembler jusqu'au mimétisme. Copiant leurs tics de langage : « raconte pas ta vie, elle est pleine de trous », « écrase et continue », « des queues, Marie, c'est le printemps », « faut pas pousser grand-mère dans les orties », même si elle les trouve, à force, affligeants. Ponctuant comme eux ses phrases d'un « euh là » traînant, spécifique de la Basse-Normandie. À l'intérieur du groupe, les élèves et anciens élèves des Écoles normales d'instituteurs constituent une tribu joyeuse et anticléricale, soudée par la certitude d'appartenir à une élite. Elle envie le corps fier et solidaire qu'ils forment, garçons et filles. Elle les écoute parler d'eux et de la Norme, comme ils appellent leur école. Elle ne raconte rien du pensionnat, se sachant disqualifiée d'avance avec ses religieuses, « toutes des refoulées », ses prières obligatoires, cette éducation catholique qu'ils ridiculisent avec excitation.

Réversibilité de l'humiliation. Parce que la rumeur a couru qu'un moniteur nouvellement arrivé, André R, se serait vanté de s'être « envoyé » une fille de quatorze ans dans la colonie précédente, le groupe a décidé de lui donner une leçon. (Mais n'était-il pas surtout considéré comme « pas doué » selon les critères du groupe ?) La fille de 58 trouve l'idée excellente. Il faut d'abord le faire boire, elle s'en charge. Je la vois, dansant avec lui et lui passant la bouteille de blanc dont elle ne boit qu'une goutte. Je le vois lui, après, debout sur une chaise, nu jusqu'à la taille, les yeux bandés, tandis que le Barbu s'applique à lui tracer sur le dos avec un pinceau trempé dans de la peinture rouge vif un énorme phallus avec des gouttes de sperme. J'entends le « On t'a fait un gros zob ! », les rires. Il se laisse faire. Comment sortir du jeu quand on est seul. Cette fois elle est dans le cercle des joueurs.

Dans l’espèce de tableau qui se re-présente chaque matin devant moi au moment d’écrire – un château parcouru de haut en bas, sur les pelouses, d’enfants indistincts, vêtus uniformément de bleu – il y a :

Eux, le groupe des moniteurs, chœur obscène dominé par les garçons, leurs voix, leurs rires et leurs chansons.

Lui, H, lointain, à la fois en « eux » et flottant au-dessus d’eux, l’Ange du tableau.

Elle, Annie D, au centre de scènes avec eux.

Il n’y a pas de moi dans le tableau, il n’y a que des autres, imprimés sur elle, Annie D, comme sur une plaque sensible. Il n’y a pas non plus, au-delà de l’espace clos, délimité par les murs du château, le reste du monde de cet été 58.

De la rumeur des événements qui parvenait jusqu’à la colonie par le poste de télévision dans la salle à manger, il ne me reste rien aujourd’hui en dehors du référendum annoncé par de Gaulle qui avait agité violemment les instituteurs communistes – partisans du « Non » – suscité plusieurs débats dont Annie D a dû être la spectatrice plus que l’intervenante. Et, pour incarner la réalité des « événements » d’Algérie, je n’ai que la vision de la lettre par avion déposée chaque midi à côté de l’assiette de la blonde par le cuisinier. Il ne me semble pas qu’aucun garçon ait une fois évoqué la menace sous laquelle ils vivaient tous, partir dans le djebel, peut-être pensaient-ils que « la rébellion » serait « matée » quand ils seraient appelés sous les drapeaux.

Je lis sur Internet la liste des attentats (contre Soustelle, une passante tuée, trois blessés) – des sabotages de voies ferrées, mitraillages de cafés et de commissariats, incendies d'usines (Simca à Poissy, Pechiney à Grenoble) et de raffineries (Notre-Dame-de-Gravenchon-Marseille) qui ont eu lieu quasiment tous les jours de la fin août (quinze attentats le 25) à la fin septembre 1958. La plupart rapportés dans les journaux (*Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Humanité*, *Combat*), pas à la télévision, semble-t-il. Ces actes sont perpétrés par le FLN qui a porté le conflit en métropole. En réaction, le 27 août : « Michel Debré instaure le couvre-feu pour les Nord-Africains. » Le 28 août : « Rafle dans les milieux musulmans de Paris : 3 000 hommes regroupés au vélodrome d'hiver pour y être interrogés. »

Aucun de ces faits n'éveille une quelconque lueur dans ma mémoire. Ce qui serait aujourd'hui considéré comme un climat de guerre n'a donc pas troublé la fille de S, dont je suis certaine par ailleurs qu'elle était pour « le maintien de l'ordre » dans une Algérie qui devait rester française comme le promettait de Gaulle. C'était soit accoutumance depuis trois ans que durait le conflit, soit méconnaissance vaporeuse, teintée de romantisme, d'une mort lointaine et depuis toujours l'apanage des hommes.

C'est peut-être à cause de cette cécité à tout ce qui n'était pas la colonie que je suis brusquement arrêtée dans ma lecture d'un livre ou d'un journal lorsque figure cette date de 1958. Je redeviens la contemporaine d'événements vécus par d'autres, des inconnus, je suis reliée de nouveau à un monde commun et c'est comme si la réalité des autres attestait la réalité de la fille de 58.

Le 11 septembre 2001, à Venise, sur le Campo San Stefano, le long du Rio dei Mendicanti, sur le Fondamente Nuove – trajet reconstitué après coup – j'ai sans doute pensé au 11 septembre 1958, à cet anniversaire – ce sacre de ma folie – que celui de l'effondrement des tours de Manhattan ne réussira pas à reléguer au second plan, les deux étant maintenant associés, fussent-ils décalés de quarante-trois ans. La nuit où, sans qu'il s'en aperçoive, sans qu'il le sache jamais, H est devenu mon premier amant.

De cette soirée et de cette nuit du 11 au 12 septembre, je m'aperçois que, en dehors des circonstances – qui ont dû me paraître miraculeuses, comme le signe d'une prédestination – il ne me reste que quelques images désertées de toute pensée comme si le désir, en se réalisant, avait occulté tout ce qui n'était pas lui. Incapacité donc de savoir à quel moment j'ai appris que H organisait une soirée fondue au fromage pour fêter son départ de la colonie le lendemain et que la blonde, partie en congé à Caen, n'y serait pas.

La fille que je vois sur la première image, tournant comme les autres avec excitation autour du chaudron posé sur un réchaud électrique, je l'imagine nouée d'une espérance folle, priant peut-être pour que son heure soit arrivée. Au moment où, lumières éteintes et coup du balai obligeant les danseurs à changer de partenaire, elle se retrouve dans les bras de H, qu'il soulève aussitôt sa robe, passe brutalement sa main dans sa culotte, à ce moment-là juste, ce qui l'envahit c'est le bonheur fou. Le ravagement inouï d'un geste attendu depuis la première nuit – depuis trois semaines. Il n'y a en elle aucun sentiment d'avilissement. Aucune place pour rien d'autre que le désir brut, simple – chimiquement pur – aussi forcené que celui du viol – celui d'être dévirginisée et possédée par lui, H. Il lui dit – demande ou ordre ? – de venir le rejoindre dans sa chambre. Tout va dans le sens de son désir, même, comme elle l'a sans doute calculé, le calendrier Ogino. Tout est voulu en connaissance de cause. Nuit choisie contre nuit subie trois semaines plus tôt.

Sur la deuxième image, je la vois nue sur le lit, les jambes écartées, se retenant de crier sous sa poussée. Quel est le treizième travail d'Hercule, la

devinette lui vient peut-être en tête. Il n'y a pas eu de caresses préliminaires – notion inconnue – il force en vain. Peut-être dit-il à nouveau « je suis trop large », après la fellation qu'elle lui a faite de son plein gré.

Je le vois allongé et elle le contemplant *étendu, détendu par le plaisir*, mots écrits après dans mon journal intime et que, relus dix ans après, je me souviens avoir taxés de mauvaise littérature. Il n'est pas concerné par son absence de plaisir à elle, il a dit que les femmes ne jouissent souvent qu'après leur premier accouchement. Elle a dû évoquer la blonde, puisqu'il montre la photo encadrée d'une fille brune, jolie et souriante, posée sur sa table de nuit : « Il n'y en a qu'une que j'aime, c'est elle, ma fiancée. » Elle est vierge, dit-il, et aussi qu'il est toujours tombé amoureux des filles qu'il a dépucelées. Elle comprend qu'elle n'est pas une vierge dont il puisse être amoureux ou alors qu'il est content, tout compte fait, de n'être pas arrivé à la dépuceler. Ça lui est égal. Elle n'est pas humiliée. Il lui dit de retourner dans sa chambre parce qu'il a besoin de dormir, qu'il part tôt. Il promet de venir lui dire au revoir le matin à six heures. La nuit du 11 au 12 septembre a duré environ une heure et demie.

Elle ne veut pas se coucher. Elle ne doit pas dormir quand il viendra à l'aube. Elle est seule, sa coturne est de dortoir. Elle découvre des traces de sang dans le fond de sa culotte. Bonheur indicible. Elle décide que son hymen est déchiré, qu'il l'a déflorée même s'il ne l'a pas pénétrée. Le précieux sang, la preuve, le stigmate, qu'il faut conserver dans le placard sous les vêtements. L'après petite nuit commence, la douce nuit de l'imaginaire. H est, cette fois, réellement, son amant. Son amant de toute éternité. Joie, paix, le don de soi est accompli. Le ciel et la terre passeront mais cette nuit ne passera pas. Sa nuit pascalienne (mais qui n'en a pas eu ?). Seuls les mots mystiques sont à la hauteur pour ce que ressent la fille de S. C'est dans des romans devenus illisibles, des feuilletons féminins des années 50, non chez Colette ou Françoise Sagan, qu'on peut approcher le caractère immense, la portée démesurée de la perte de la virginité. De l'irréversibilité de l'événement.

À l’aube, comme il ne vient pas, elle va cogner à sa porte. C’est le silence. Elle pense qu’il dort encore. Elle y retourne plusieurs fois. (J’ai oublié le nombre.) La dernière, après avoir frappé elle a essayé d’ouvrir. Le verrou était mis. Elle a regardé par le trou de la serrure. Il était juste dans son champ, de dos en pyjama, en train de s’étirer. Il n’a pas ouvert.

Même si, comme je le crois, elle a été effleurée par le soupçon qu’il lui avait promis de venir lui dire au revoir pour se débarrasser d’elle, aucun des signes objectifs de la réalité – la fiancée, la promesse non tenue, l’absence de rendez-vous à Rouen – ne fait le poids devant le roman qui s’est écrit tout seul en une nuit, sur le mode du *Lac* de Lamartine, des *Nuits* de Musset, du happy end des *Orgueilleux* avec Gérard Philipe et Michèle Morgan courant l’un vers l’autre, de toutes les chansons – cet espéranto de l’amour – dont je peux décliner la playlist avec sûreté :

Un jour tu verras / On se rencontrera (Mouloudji)

J’attendrai le jour et la nuit / j’attendrai toujours / Ton retour (Lucienne Delyle)

Si tu m’aimes / Je me fous du monde entier (Édith Piaf)

Mon histoire c’est l’histoire d’un amour (Dalida)

C’était hier, ce matin-là / C’était hier et c’est loin déjà (Henri Salvador).

En ce moment même, dans les rues, les open spaces, le métro, les amphis, des millions de romans s’écrivent dans les têtes, chapitre après chapitre, effacés, repris et qui meurent tous, d’être réalisés ou de ne pas l’être.

Dès que j’entends dans le métro ou le RER les premières notes de la chanson *Mon histoire c’est l’histoire d’un amour* jouée, quelquefois chantée en espagnol, je suis à la seconde évidée de moi-même. Jusqu’ici – Proust est passé par là – je pensais que durant trois minutes je redevenais réellement la fille de S. Mais ce n’est pas elle qui resurgit, c’est la réalité de son rêve, la réalité puissante de son rêve que les mots chantés par Dalida et Dario Moreno étendaient à l’univers entier avant qu’il ne soit recouvert, refoulé, par la honte de l’avoir eu.

J’ai tapé son nom dans le département du Doubs sur les Pages blanches de l’annuaire. Il s’est affiché, mais avec un autre prénom. Après une minute d’incertitude, suivant le conseil de l’annuaire j’ai cherché dans un département voisin. Le nom et le prénom sont apparus, une adresse dans un village, ou une ville, sans doute petite, que je ne connaissais pas. Un numéro de téléphone. Je suis restée devant l’écran, incrédule, à fixer les lettres du nom et du prénom que je n’ai jamais vus écrits quelque part depuis cinquante ans. Ainsi il me suffirait de composer ce numéro pour entendre la voix entendue pour la dernière fois en septembre 1958. La voix réelle. La simplicité du geste m’a paru effrayante. De m’imaginer le faire m’a remplie d’une sorte de terreur. Celle qu’il m’est arrivé de ressentir dans les mois qui ont suivi la mort de ma mère à la pensée que, en décrochant le téléphone, je pourrais entendre sa voix. Comme franchir une frontière interdite. Comme si à l’instant même où j’entendrais sa voix tout l’intervalle des cinquante années allait être supprimé, et je serais de nouveau la fille de 58. J’étais entre l’effroi et le désir comme devant une expérience spirite.

Après j’ai pensé que je ne reconnaîtrais probablement pas sa voix, de même que je n’avais pas identifié celle de mon ex-mari quand je l’avais entendue après quinze ans dans une vidéo. Ou qu’elle ne susciterait rien en moi. Le pouvoir que j’attribuais à cette voix de métamorphoser mon être d’aujourd’hui en celui de 58 était forcément une illusion quasi mystique, celle de croire atteindre sans effort, dans un court-circuit miraculeux du temps, la fille de 58. Finalement j’encourais plus une déception qu’un danger en appelant H.

Après la nuit du 11 septembre, elle continue de s'agréger au groupe mais elle est intouchable. Ils ne savent rien de son rêve. Peu importe qu'il ne lui ait donné aucun rendez-vous à Rouen, elle est sûre de le retrouver au mois d'octobre, simplement en marchant au hasard des rues à la sortie du lycée Jeanne-d'Arc où elle va entrer, en philo. Elle n'a pas d'autre indication que le collège technique de garçons, rive gauche, où il est prof de gym.

Peu d'images des deux dernières semaines à la colonie. Sans doute à cause de la fixité et de la pauvreté de mon rêve qui n'a pas permis à la réalité de s'incruster dans la mémoire. Un après-midi de congé, elle est assise sur une pierre, devant elle, tout en bas, un lac entouré de roches rouges. C'est une carrière abandonnée, remplie d'eau au milieu d'une forêt, près de S. Elle est venue en stop, a marché longtemps depuis la route, sur un chemin caillouteux, jusqu'à cette ouverture soudaine, on dirait un canyon. Des adolescents sont arrivés, ont couché leurs vélos et ils jouent dans l'eau. Ils ont dû lui dire bonjour et elle ne pas répondre puisqu'ils lui lancent « soyez polie si vous n'êtes pas jolie ». Elle en est plus froissée que par les lazzis du groupe.

Elle mange de plus en plus, profitant sans retenue de l'abondante nourriture à discrétion, en éprouvant un plaisir qui lui devient indispensable : ne pouvant s'empêcher d'avaler en cachette, à même le saladier, des tranches de tomates destinées aux enfants de l'infirmerie. Toute la liberté dont elle avait rêvé à Yvetot s'incarne dans les allers-retours qu'elle fait à la pâtisserie de S pour s'acheter des mokas et des éclairs au café.

Un été, un automne et un hiver ont passé depuis que j'ai replacé la fille qui a été moi, Annie D, sur le trottoir devant la gare de S dans l'Orne. Tout ce temps, je me suis enfermée dans l'espace de la colonie, m'interdisant de

franchir en avant ou en arrière les limites temporelles de cet été 58, m'efforçant de m'y situer continuellement dans une espèce d'immersion sans avenir. Du coup, j'ai progressé très lentement, dilatant ces six semaines de la colonie durant une quarantaine d'autres, 273 jours exactement, pour les scruter au plus près et les faire exister réellement par l'écriture. Pour faire ressentir la durée immense d'un été de jeunesse dans les deux heures de lecture d'une centaine de pages.

Souvent, je suis traversée par la pensée que je pourrais mourir à la fin de mon livre. Je ne sais pas ce que cela signifie, la peur de la parution ou un sentiment d'accomplissement. Ceux qui écrivent sans penser qu'ils pourraient mourir après, je ne les envie pas.

Avant de quitter S, m'arrêter sur la dernière image, après que les enfants sont montés dans les cars vers la gare, que le silence du premier jour est retombé brusquement entre les murs, et qu'elle a marché jusqu'au centre-ville pour tout revoir. Elle est seule, debout près de l'ancien lavoir, les yeux rivés sur la longue façade de l'aérium à ce moment illuminée par le soleil de cinq heures, de l'autre côté de la rivière. Elle regarde le lieu où elle est sûre d'avoir été le plus heureuse depuis qu'elle est née. Où elle a découvert la fête, la liberté, les corps masculins. Elle voudrait ne pas avoir à le quitter. Mais ils sont tous partis ou en train de partir, pressés de rentrer chez eux. (J'étais peut-être la seule à vouloir que cette vie dure toujours.) Il n'est pas certain qu'à cet instant l'espérance de retrouver H à Rouen contrebalance ce gouffre : comment vivre loin d'eux, les compagnons de l'été, pendant toute une année.

Mais cette fille en train de dévorer un gâteau à la crème au bord de l'Orne en pleurant, je la sais fière de ce qu'elle a vécu, tenant pour négligeables les avanies et les insultes. Elle est dans l'orgueil de l'expérience, de la détention d'un savoir nouveau dont elle ne peut mesurer, imaginer ce qu'il produira en elle dans les mois qui viennent. L'avenir d'une acquisition est imprévisible.

Elle n'a pas rencontré ses semblables, c'est elle qui n'est plus la même.

Cette fois – 28 avril 2015 – je quitte la colonie pour de bon. Tant que je n'y étais pas entrée de nouveau par l'écriture, pas demeurée des mois et des mois, je n'en étais pas partie. Je ne m'étais pas relevée du lit où je me suis allongée nue, frissonnante, bâillonnée aussitôt par un sexe d'homme auquel j'ai voué dès le lendemain un amour fou. Au point d'écrire en 2001 : « Entre la chambre de S et la chambre de l'avorteuse rue Cardinet il y a une absolue continuité. Je passe d'une chambre à l'autre et ce qu'il y a entre les deux est effacé. »

Il me semble que j'ai désincarcéré la fille de 58, cassé le sortilège qui la retenait prisonnière depuis plus de cinquante ans dans cette vieille bâtisse majestueuse longée par l'Orne, pleine d'enfants qui chantaient *C'est nous la bande des enfants de l'été.*

Je peux dire : elle est moi, je suis elle.

Impossible de m'arrêter ici. Je ne le peux pas tant que je n'aurai pas atteint un certain point du passé qui, en ce moment, est l'avenir de mon récit. Tant que je n'aurai pas dépassé les deux années qui suivent la colonie. Ici, devant ma feuille, elles ne sont pas du passé pour moi, mais, profondément, sinon réellement, mon avenir.

C’est une photo carrée de cinq à six centimètres à bords dentelés en noir et blanc. De droite à gauche, on voit, alignés contre une cloison à lattes verticales, un lit à barreaux de métal et, tout contre, une petite table rectangulaire en bois avec un tiroir. Dans le même alignement, après la table, une porte fermée avec une vitre dans le haut qui permet de voir à l’intérieur depuis le couloir.

Au-dessus de la table et occupant le milieu juste de la photo, il y a une robe d’été, sans manches, qui pend le long de la cloison. Elle est accrochée par les ouvertures des bras à deux boules blanches émaillées servant de patères. C’est une robe imprimée de motifs chamarrés, fleurs ou arabesques, froncée à la taille avec de nombreux plis, signe d’une grande ampleur de la jupe. La lumière tombe sur la robe dont le bas touche la table où l’on distingue deux livres – ou cahiers – ouverts, des feuillets, une trousse à stylos. Une lumière assez éblouissante pour blanchir la porte et faire ressortir les traces sombres de crasse au-dessus de la poignée ainsi que la marque laissée par l’enlèvement de ce qui semble avoir été un verrou. À la tête du lit – dont la moitié seulement est entrée dans le champ – dans l’ombre, le tas clair d’un vêtement roulé en boule, pyjama ou chemise de nuit sans doute, et tout en haut, punaisée ou collée sur la cloison, une petite image, à la représentation indistincte, mais assurément pieuse.

Cette robe vide, sur laquelle les boules des patères font penser à d’énormes yeux blancs d’aveugle, a quelque chose d’étrange – une sorte de créature sans tête sur une paroi douteuse. En même temps, elle a quelque chose de luxueux sur le dénuement ambiant. (Brève sensation que je vais l’enfiler par-dessus le jupon à volants garni de cerceaux qui donnaient aux robes l’ampleur d’une crinoline, comme celle de la passante soulevée par Belmondo dans *À bout de souffle*, et chausser les escarpins tilleul achetés chez Eram qui allaient avec.)

Aucune profondeur dans la photo, impression de platitude d'un tableau sans relief. L'étroitesse de la chambre et l'absence de grand angle sur l'appareil n'ont pas permis de saisir autre chose qu'une cloison, la seule qui était ensoleillée. Au dos, au feutre bleu : chambre-box d'Ernemont avant de la quitter, juin 1959.

J'ai pris cette photo après avoir passé l'épreuve écrite de philo. J'avais en ma possession depuis peu un appareil photo – un Brownie Flash Kodak en bakélite – que mes parents avaient reçu d'un grossiste, leur activité de commerçants les faisant bénéficier de toutes sortes de cadeaux dès qu'ils achetaient un produit en grande quantité. Je me souviens avoir transporté la table de dessous la fenêtre où elle était placée habituellement pour l'accoler au lit et qu'elle figure ainsi sur la photo.

Je ne sais pas le sens qu'avait pour moi le geste de photographier la chambre. C'est quelque chose que je n'ai plus fait ensuite pendant quarante ans, à quoi je ne pensais même pas. Peut-être voulais-je garder la trace d'un malheur et d'une métamorphose qui, aujourd'hui, me paraissent symbolisés par les deux objets au centre de la photo : la robe, qui était celle que j'avais le plus portée à la colonie l'été d'avant, et la table où j'avais passé tant d'heures à travailler la philosophie.

Je regarde maintenant la photo avec une loupe pour découvrir des détails supplémentaires. Je fixe les plis de la robe pendue, le bouton électrique en métal – d'un modèle qui ne se fait plus depuis longtemps – à l'extrémité d'un câble noir descendant le long de l'encadrement de la porte, bouton qui en a remplacé un autre, dont il reste la marque plus haut. Je ne cherche pas à me souvenir, je cherche à *être* dans ce box d'un foyer de jeunes filles en train de photographier, y *être* sans débord en arrière et en avant, juste en cet instant. Dans l'immanence pure de cet instant où je suis une fille de bientôt dix-neuf ans qui photographie le lieu qu'elle quitte, elle le sait, pour toujours. De fixer mon regard sur la lumière blanche étalée sur la porte amène un flux de sensations auditives. La cloche sonnant toutes les heures. Le tapement sec des mains de la gardienne du dortoir – une fille pauvre employée par les sœurs – pour nous réveiller à six heures et demie, suivi du

« Je vous salue, Marie » repris et bredouillé par les voix ensommeillées sortant des boxes mais non du mien. Le craquement sur le parquet des pas d'une fille qui rentre des cours, passe devant mon box, sa porte claquée qui ébranle toute la cloison, une chanson qu'elle fredonne en rangeant ses affaires. « Gardez vos joies, gardez vos peines. Qui sait quand les bateaux reviennent. Amour perdu ne revient jamais plus. » C'est là que *j'y suis* vraiment, dans la même sensation de désolation, d'attente ou plutôt de rien de dicible, comme si d'y être plongée de nouveau supprimait le langage.

Elle est, cette chambre, le réel qui résiste, dont je n'ai pas d'autre moyen pour en rendre l'existence que de l'épuiser de mots.

Je me demande si je n'ai pas voulu, en fixant interminablement cette photo, moins redevenir cette fille de 1959, que capter cette sensation spéciale d'un présent différent du présent réellement vécu – celui où je suis en ce moment assise à mon bureau devant la fenêtre – *un présent antérieur*, d'une conquête fragile, peut-être inutile, mais qui me paraît une extension des pouvoirs de la pensée et de la maîtrise de notre vie.

Au moment où j'écris, quelqu'un que je ne peux appeler *moi* emplit la chambre d'Ernemont, quelqu'un réduit à un regard, une ouïe, avec une forme corporelle floue.

Le paradoxe, c'est que je ne voudrais jamais redevenir celle que j'étais dans cette chambre – c'est même une chose terrible à imaginer – entre l'été 59 et l'automne 60, dans le plein mitan du désastre.

La fille qui arrive avec sa mère le 30 septembre 1958 en fin d'après-midi dans ce box du foyer de jeunes filles du couvent d'Ernemont, dans la rue du même nom, à Rouen, est pourtant dans l'attente confuse, l'impatience d'une vie qui poursuivrait celle de la colonie sous une autre forme. Après le

départ de sa mère, qui vient d'acheter la couverture et le dessus-de-lit nécessaires à son installation avec l'argent gagné à S, elle toque à la porte du box voisin, dit avec entrain à la petite brune frisée qui a ouvert et la regarde, surprise et gênée : « Bonjour ! je m'appelle Annie, et toi ? » Ce sera le seul échange parce que sa voisine est apprentie coiffeuse et que « les filles de la coiffure », les plus nombreuses, et celles qui vont au lycée ou à la fac se côtoient sans se parler, mangent à des tables séparées au réfectoire.

Elle a plus que jamais besoin des autres, de se mettre dans l'état d'euphorie qu'elle éprouve à raconter aux autres ses vacances.

Les premiers soirs, elle pose les devinettes de la colonie, le comble du boxeur et de la religieuse, entonne *Maman qu'est-ce qu'un pucelage* et *Le musée du père Platon*, insoucieuse de la réserve des filles autour d'elle, les croyant envieuses ou admiratives, jusqu'à ce que l'une déclare d'un ton tranquille qu'aucune de ses amies ne s'exprime ainsi. (Elle, Marie-Annick, ancienne élève des dominicaines, fille d'industriel, qui allait à un cours d'escrime toutes les semaines et qui a dû me mépriser plus encore que je l'ai détestée.)

Elle écrit une lettre affectueuse et nostalgique à Jeannie, sa coturne, une autre à Claudine, la fille à la tache lie-de-vin qui habite Rouen, pour la revoir. Ni l'une ni l'autre ne répondront. Ai-je soupçonné à ce moment-là qu'elles me tenaient pour une petite pute sans cervelle ?

Au lycée Jeanne-d'Arc, idéalisé depuis le pensionnat Saint-Michel d'Yvetot, elle ne connaît aucune des vingt-six élèves de sa classe et aucun professeur ne la connaît. Annie Duchesne, ici, n'est nimbée d'aucun passé d'excellence scolaire. Au milieu des connivences respectives, elle se découvre anonyme et invisible. À la surveillance protubérante des religieuses a fait place l'indifférence de professeurs plutôt jeunes, élégantes, dont la compétence évidente l'éblouit autant qu'elle l'inquiète sur sa possibilité de suivre.

Le cours d'anglais la jette dans la terreur d'être interrogée, elle ne comprendrait même pas la question. Le plaisir escompté de faire enfin de

l’éducation physique et d’aller à la piscine est vite déçu. Elle s’ennuie au gymnase et la séance de piscine est faite pour celles qui savent nager. Bientôt elle se fera dispenser par le médecin.

À la différence de ce qu’elle avait cru, nulle part de filles décontractées, frondeuses, attendues par une foule de garçons à la sortie du lycée rue Saint-Patrice. Elle essaie de repérer les filles les plus désinvoltes, n’ose pas les aborder.

Au pensionnat, les différences sociales lui étaient connues mais la fille de l’épicerie pouvait s’enorgueillir de résultats que n’atteignaient pas les filles riches dont le classement scolaire était souvent inverse du classement social de leurs parents. Sous l’uniformité des blouses du lycée, beige ou rose selon les semaines, elle devine les disparités sans les identifier clairement.

Elle se sent immergée dans une atmosphère de supériorité impalpable qui l’intimide, supériorité que, tout en l’acceptant comme naturelle, elle mettra vite en relation avec la profession des parents (préfet, médecins, pharmaciens, intendante d’École normale, professeurs, instituteurs) et avec leur résidence dans les beaux quartiers de Rouen. Une supériorité qui se dévoile ostensiblement dans la commisération souriante que suscite la manière de parler de la seule fille d’ouvrier de la classe – Colette P, boursière, dont le père est maçon – à laquelle une élève altière signifie un jour en haussant les épaules que « se parterrer » n’existe pas en français. Elle a honte pour Colette, honte d’elle-même qui a dit longtemps aussi se parterrer.

Elle est spectatrice des autres, de leur légèreté et de leur naturel à déclarer « dans Bergson on trouve » et « l’an prochain je fais Sciences-Po » ou « je vais en hypokhâgne » (elle ne connaît ni l’un ni l’autre). Étrangère, comme le roman de Camus qu’elle lit en octobre. Lourde et poisseuse au milieu des filles en blouse rose, de leur innocence bien éduquée et de leurs sexes décents.

Le premier sujet de philo la jette dans une angoisse sans nom : *Peut-on distinguer un mode objectif et un mode subjectif de connaissance ?* Elle qui a toujours rédigé ses disserts de français avec aisance entre dans l'obsession d'un devoir qui lui paraît terrifiant. Elle s'affole devant son impuissance à trouver des idées, les développer, se demande si elle n'est pas inapte aux études, ou alors faire du droit, « juste une affaire de mémoire », a-t-elle entendu dire. (Dans cette période de la vie, j'ajoute foi à tout ce que j'entends hors du milieu familial.)

Pour traiter le sujet, il faudrait s'arracher à la colonie, aux souvenirs de la fête, à la nuit du 11 septembre. Effacer l'empreinte d'un corps d'homme sur le sien. Ne plus savoir ce qu'est un sexe d'homme. Elle parviendra à rendre son devoir au prix d'un effort que je juge encore aujourd'hui effrayant, aura même la moyenne. Elle est dans un manque indicible.

De celui-ci, je mesure l'étendue, la violence dans le souvenir du bouleversement qui a été le mien un après-midi dans la salle de l'Omnia où passait *Les amants* de Louis Malle. « On aurait dit qu'il l'attendait » : à partir de cette phrase et des premières mesures de Brahms, ce n'est pas Jeanne Moreau, c'est elle, dans le lit, avec H. Chaque image la dévaste de désir et de douleur. Elle est dans la caverne et elle ne peut pas s'atteindre, rejoindre son corps dans l'écran, se perdre dans cette histoire qui jette sur la sienne avec H une lumière dont je ne peux pas dire, au moment où j'écris, si, ayant traversé les années, elle est définitivement éteinte. C'est cette même lumière que répandent alors sur son amour les poèmes qu'elle lit, empruntant tout ce qu'elle peut de la collection des *Poètes d'aujourd'hui* à la bibliothèque des Capucins, recopiant de longs passages d'Apollinaire (*Poèmes à Lou*), d'Eluard, Tristan Derème, Philippe Soupault, etc. (Les relisant dans l'agenda rouge, je m'aperçois que je les sais par cœur : Sais-je mon amour, si tu m'aimes encore Les trompettes du soir gémissent lentement.)

Quelquefois, je lève la tête de ma feuille, je sors de ce regard en dedans qui me rend indifférente à tout mon environnement. Je me vois comme quelqu'un pourrait m'observer du dehors, depuis l'étroite allée en surplomb qui longe le rideau de sapins : assise à un petit bureau placé contre la fenêtre, éclairé par une grosse lampe. Image convenue, qui plaît bien (on m'a souvent demandé de poser ainsi pour des journaux ou la télé). Je me demande ce que ça signifie qu'une femme se repasse des scènes vieilles de plus de cinquante ans auxquelles sa mémoire ne peut ajouter quoi que ce soit de nouveau. Quelle croyance, sinon celle que la mémoire est une forme de connaissance ? Et quel désir – qui dépasse celui de comprendre – dans cet acharnement à trouver, parmi les milliers de noms, de verbes et d'adjectifs, ceux qui donneront la certitude – l'illusion – d'avoir atteint le plus haut degré possible de réalité ? Sinon l'espérance qu'il y a au moins une goutte de similitude entre cette fille, Annie D, et n'importe qui d'autre.

Si j'accepte de mettre en doute la fiabilité de la mémoire, même la plus implacable, pour atteindre la réalité passée, il n'en demeure pas moins ceci : c'est dans les effets sur mon corps que je saisis la réalité de ce qui a été vécu à S.

Mon sang s'est arrêté de couler dès le mois d'octobre.

Malgré sa méconnaissance générale de la reproduction, la fille de 58 en sait assez pour savoir qu'il est impossible qu'elle soit enceinte – elle a eu ses règles après le départ de H – mais elle est incapable de concevoir une autre raison.

C'est un samedi, fin octobre, je la vois allongée sur le lit de ses parents, près de la cheminée inutilisée avec un grand cadre de sainte Thérèse de Lisieux au-dessus. Le docteur B, le médecin de la famille, palpe, écoute son

ventre sur lequel, au bout du lit, la mère a les yeux rivés. Les acteurs de la scène sont muets, concentrés. Un silence de mort précédant le verdict. Cette scène, qui s'est jouée durant des décennies dans des chambres et des cabinets de médecins, a la puissance d'un tableau inaltérable, comme celui de l'*Angélus* de Millet avec lequel elle se confond, peut-être à cause des têtes penchées du docteur B et de ma mère. Je ne sais pas à quoi pense la fille, peut-être supplie-t-elle la sainte du cadre. Le docteur B relève la tête, soudain loquace comme s'il tenait à convaincre la mère de l'innocence de sa fille, expliquant que l'aménorrhée, ça s'appelle ainsi chère madame, est fréquente, il y a des femmes de prisonniers qui n'ont pas vu leurs règles de toute la guerre ! Atmosphère presque joyeuse de soulagement général. Tout ce qui a été pensé mais à aucun moment exprimé s'évanouit. La tragédie n'a pas eu lieu. La bonne sœur de la Compassion viendra le samedi lui faire une piqûre à son retour du lycée de Rouen.

Aucun traitement ne viendra à bout de l'assèchement de mes ovaires durant deux ans, ni les comprimés d'Équanil prescrits par un neurologue, ni les gouttes d'iode par un gynécologue, traînée chez des spécialistes par ma mère énervée : Tu ne vas tout de même pas rester comme ça ! Ma mère trahissant ses soupçons dans ce chantage ahurissant : Tu n'iras pas au bal de l'École d'Agriculture si tes règles ne reviennent pas !

Je ne crois pas qu'elle me croyait innocente. D'une façon ou d'une autre l'absence de règles lui paraissait le signe d'une culpabilité inconnue, liée à la colonie, sa fille punie par où elle avait péché. Ni elle ni moi n'en parlions à personne, comme une tare inavouable.

Exclue de la communauté des filles, celle du sang perdu régulièrement chaque mois, dont l'arrêt n'est pas imaginable en dehors d'un « malheur » ou d'une lointaine ménopause voisine de la mort – privée de cette visite mensuelle plus ou moins bienvenue, annoncée entre copines d'un « ma tante Rose est arrivée » ou « les Anglais ont débarqué », j'étais sortie du temps – sans âge.

En octobre 1958, Billie Holiday chante au Monterey à Paris, le 12 novembre à l'Olympia dans un concert organisé par Frank Ténot et Daniel Filipacchi. Elle reste à Paris, au Mars Club, jusqu'à la fin du mois. Elle est dans un état pitoyable, ravagée par l'alcool et la drogue.

Le 20 juillet 1958, Violette Leduc rencontre René Gallet, trente-cinq ans, coffreur dans le bâtiment : « C'était mon premier orgasme à cinquante ans, celui qui me ramenait irrésistiblement parmi les hommes et les femmes qui jouissent l'un de l'autre », écrit-elle dans *La chasse à l'amour*. En septembre, elle emmène René à Honfleur et à Étretat. Le 21 octobre, elle écrit à Simone de Beauvoir « René Gallet n'a pas écrit, il n'est pas venu, ce qui m'avait été donné m'a été repris tout de suite. Je désire mourir ». Elle s'enfonce de plus en plus dans la douleur. Toujours à Simone de Beauvoir, en décembre « C'est lui que je souhaite et je souhaite l'impossible » et « je vais abandonner la littérature ». La relation se délite, jusqu'à sa fin totale au printemps 1959.

Lire ces choses me bouleverse. Comme si la fille de dix-huit ans, qui remontait le boulevard de l'Yser dans le hurlement de la foire Saint-Romain à l'automne 58, seule et désespérée, l'était moins – presque sauvée même – parce que ces femmes – dont elle ignorait alors jusqu'au nom – étaient plongées au même moment dans la déréliction. Étrange douceur de la consolation rétrospective d'un imaginaire qui vient réconforter la mémoire, briser la singularité et la solitude de ce qu'on a vécu par la ressemblance, plus ou moins juste, avec ce que d'autres ont vécu au même moment.

Même si je me suis vue souvent en cinquante ans traversant la Seine au pont Corneille, errant rive gauche dans Sotteville en reconstruction, cherchant le collège technique de garçons – peut-être le même que celui indiqué par Google sous le nom de lycée technique Marcel-Sembat – où H était prof de gym et que j'avais dû repérer sur le plan de Rouen figurant à

l’intérieur du calendrier des postes qui me servait de sous-main – il s’agit d’un trajet imaginaire. La fille de 58 n’a jamais franchi la Seine. Je ne voulais pas avoir l’air d’être ostensiblement à la recherche de H, ni provoquer une rencontre où je risquais de recevoir en pleine figure la vérité – soupçonnée, écartée – à savoir qu’il se foutait de ma gueule. Je voulais ne devoir sa rencontre qu’au hasard, sur mon itinéraire habituel, de la rue Saint-Patrice à la place Beauvoisine, ou le jeudi, jour de congé, dans la rue du Gros-Horloge. Tant que je ne le rencontrais pas, je conservais mon rêve.

Parce que j’avais cru trouver une ressemblance entre une surveillante du lycée, une brune aux cheveux ondulés, et la photo sur la table de nuit de H, j’avais dit sur un ton mystérieux à R, une fille petite et ronde, auprès de qui j’étais assise à tous les cours « cette pionne, c’est ma rivale ».

Certaines nuits, dans le W-C sur le palier à l’extérieur du dortoir, grimpée sur la lunette, par le vasistas ouvert dans le toit et orienté vers la Seine, je regardais les lumières de Rouen dévalant jusqu’à la rive gauche. J’entendais la vaste rumeur de la ville, le beuglement d’une sirène portuaire. Mon premier amant était là-bas, là où commençait l’obscurité. Il me semble que je ne souffrais pas. Mon rêve avait changé de forme. Il était devenu un horizon, celui de l’été prochain où, j’en étais sûre, je retrouverais H à la colonie.

J’ai tapé le prénom et le nom de H sur Google. Les deux sont apparus en tête des occurrences avec une série de six photos. Quatre montraient des hommes jeunes, entre vingt et trente ans – à éliminer. Les deux autres étaient des photos de groupe. J’ai cliqué sur l’une des deux, celle en couleurs, pour l’agrandir. Elle était issue d’un article de journal de province et précédée d’un gros titre : E et H célèbrent leurs noces d’or. C’était bien lui, le nom de la région et la localité ne me laissaient aucun doute. La photo montrait un groupe massif d’invités étagés sur quatre rangs, serrés les uns sur les autres – sans doute pour faire entrer tout le monde dans le cadre –

sur l’herbe d’une pelouse, avec des frondaisons au fond. Les visages étaient lointains, un peu flous. Les hommes de ma génération présents sur la photo avaient tous des cheveux blancs. Je l’ai identifié au milieu du groupe, dans celui qui avait la stature la plus puissante, avec des épaules lourdes, un ventre imposant, un air de patriarche, à côté d’une femme plus petite, avec peut-être des lunettes, c’était difficile à distinguer. Il portait une chemise style décontracté, à col ouvert. À le fixer, j’ai retrouvé la forme lourde du visage, le nez fort, qui me l’avaient fait comparer à Marlon Brando. Maintenant, sur la photo, c’était le Brando du *Dernier tango à Paris*. J’ai compté, ils étaient une quarantaine, de tous âges, des enfants assis par terre ou tenus dans les bras. Après je penserai à une colonie de vacances. D’après le journal, le couple s’est marié dans les années 1960, a eu des enfants, de nombreux petits-enfants et même des arrière-petits-enfants. Une vie d’homme.

Rien de plus réel en soi que cette photo datant de moins d’un an, c’est pourtant l’irréalité de ce que je vois qui me stupéfie. L’irréalité du présent, de ce tableau familial champêtre, à côté de la réalité du passé, l’été 58 à S, que depuis des mois, je fais passer de l’état d’images et de sensations à celui de mots.

Comment sommes-nous présents dans l’existence des autres, leur mémoire, leurs façons d’être, leurs actes même ? Disproportion inouïe entre l’influence sur ma vie de deux nuits avec cet homme et le néant de ma présence dans la sienne.

Je ne l’envie pas, c’est moi qui écris.

Aujourd’hui, ayant de nouveau regardé cette photo sur Google, j’éprouve un vague malaise, presque du découragement. L’image, brusquement, d’un clan. De la massivité et de la solidité d’un clan issu d’une semence qui a fait souche, dans une trajectoire sociale réussie, sans surprise. La force du nombre. Je pense « je suis seule et ils sont tous », comme le personnage du *Sous-sol* de Dostoïevski. On dirait qu’ils font bloc autour de lui, le Parrain, contre une entreprise dont ils ne savent rien, ligués contre la mémoire d’un temps où ils n’étaient pas ou qu’ils ont oublié, mais moi non. Impression qu’ils m’accusent de poursuivre la même folie qu’il y a cinquante ans sous une autre forme. Celle qui consiste chaque jour à ma table à rejoindre cette

fille qui a été moi, de me fondre en elle – c'est moi qui suis son fantôme, qui habite son être disparu.

Je la regarde, cette fille, sur une photo en noir et blanc au dos de laquelle est écrit « Bal de l'École régionale d'Agriculture d'Yvetot, 6-12-58 ». Elle domine de sa taille et de sa corpulence le couple, à sa droite, d'un garçon et d'une fille, tous trois debout devant une plante verte genre palmier. Sa robe blanche, dont le plissé d'un bustier à bretelles souligne la poitrine, s'évase en fronçant à partir de la taille, dévoilant des bras charnus et des mollets épais. Elle sourit bouche close à cause de ses dents mal plantées. Le visage paraît large, le regard sans profondeur est celui des myopes. La bouche est fardée, les cheveux sont courts et légèrement permanentés avec un accroche-cœur sur le front, seul détail permettant d'identifier en cette fille celle de la photo du bac, six mois avant. Cette photo est un double que m'a fourni Odile – la fille du couple – il y a quatre ans. Je ne sais plus quand j'ai détruit celle que je possédais, il y a très longtemps sans doute, ne pouvant supporter d'admettre « c'est moi », ni même « c'était moi » devant cette fille à la silhouette massive, à qui on donnerait vingt-cinq ou trente ans et qui me paraît porter sur son visage la jouissance de S. Ou parce que, devant cette photo, je me rappelais que le pire était à venir.

J'ai rêvé cette nuit d'un grand autocar transportant des écrivains, beaucoup. Il s'est arrêté dans une rue, c'était devant l'épicerie de mes parents. Je suis descendue parce que c'était « chez moi ». J'avais la clé. Un instant j'ai craint qu'elle ne puisse ouvrir la porte. Je savais qu'il n'y avait plus personne à l'intérieur. Les volets en bois de la devanture et de la porte étaient mis. La clé a tourné dans la serrure à mon grand soulagement. Je suis entrée. Tout était comme dans mon souvenir, dans la demi-pénombre des dimanches après-midi, avec comme seule source de lumière la seconde devanture donnant sur la cour, obscurcie en été par une tenture de toile bariolée. Au réveil, j'ai pensé que seul l'être, ou le moi, présent dans ce

rêve, était à même d'écrire la suite et qu'écrire la suite serait se situer dans ce défi au bon sens, cette impossibilité-là.

Mais à quoi bon écrire si ce n'est pour désenfouir des choses, même une seule, irréductible à des explications de toutes sortes, psychologiques, sociologiques, une chose qui ne soit pas le résultat d'une idée préconçue ni d'une démonstration, mais du récit, une chose sortant des replis étalés du récit et qui puisse aider à comprendre – à supporter – ce qui arrive et ce qu'on fait.

Impossible datation de l'évolution d'un rêve. Ma seule certitude, c'est qu'à la rentrée scolaire du mois de janvier 1959 celui de la fille d'Ernemont a pris une autre tournure. (Peut-être s'ajustait-il au sentiment grandissant de m'être conduite avec H comme une imbécile, de ne pas être digne de lui.) La fille qu'il verrait apparaître à la colonie l'été prochain serait une fille nouvelle à tous égards, belle et brillante, qui l'éblouirait, dont il tomberait sur-le-champ amoureux et qui lui ferait oublier celle qui était passée de bras en bras entre les deux nuits avec lui. Mais elle, dans ce rêve, depuis sa position de supériorité, elle le tiendrait à distance et elle n'accéderait pas à son désir immédiatement. La fille rejetée de l'été d'avant se ferait – pendant un temps variable, que je ne déterminais pas – intouchable. (Je constate ici la première manifestation d'un désir d'inaccessibilité toujours venue trop tard dans ma vie amoureuse.) Pour lui plaire, pour me faire aimer, il fallait devenir radicalement autre, presque irreconnaissable. De passif, le rêve était devenu actif.

C’était un véritable programme de perfection dont les points ont figuré dans mon journal intime disparu et que je restitue d’autant plus facilement qu’ils ont tous été mis en pratique. Étaient visés :

des transformations corporelles : maigrir, devenir aussi blonde que la blonde de S

des progrès intellectuels : travailler méthodiquement la philo et les autres matières en fuyant les conversations du soir dans les boxes

l’acquisition de savoirs destinés à combler mon retard social et mon ignorance – apprendre à nager, à danser – ou à manifester une avance certaine sur les filles de mon âge : apprendre à conduire et passer le permis.

Dans cette liste performative figurait un projet essentiel : suivre un stage Ceméa aux vacances de Pâques pour devenir une monitrice hors pair.

Cette conversion envisagée de tout l’être, physique, intellectuel et social, avait le mérite – la finalité – d’oublier le vide qui me séparait de l’été où j’allais, j’en étais sûre, le revoir.

En reparcourant les mois de celle qui n’est plus la fille de S mais celle d’Ernemont, j’ai pris le risque de buter continuellement, comme un historien devant un personnage, sur l’enchevêtrement des facteurs agissant à chaque moment sur son comportement – d’avoir à m’interroger sur l’ordre chronologique de ces facteurs – donc sur l’ordre de mon récit. Au fond il n’y a que deux sortes de littérature, celle qui représente et celle qui cherche, aucune ne vaut plus que l’autre, sauf pour celui qui choisit de s’adonner à l’une plutôt qu’à l’autre.

Une lettre du 23 janvier 1959 me conforte dans la certitude du rôle majeur du cours de philo dispensé par cette petite femme aux oreilles décollées, aux yeux noirs et vifs d’écureuil, à la curieuse grosse voix autoritaire, Mme

Berthier – Jeanne, mais le prénom des profs est un tabou qui ne franchit pas les lèvres – envers qui la fille d'Ernemont éprouve un sentiment d'admiration teinté d'une vague animosité :

« C'est fou ce que la philo peut nous rendre raisonnable. À force de penser, de répéter, d'écrire qu'autrui ne doit pas nous servir de moyen mais de fin, que nous sommes rationnels et que, partant, l'inconscience et le fatalisme sont dégradants, elle m'a enlevé le goût de flirter. »

Je suis saisie par autant de limpidité : Descartes, Kant et l'impératif catégorique, toute la philosophie condamne la conduite de la fille de S. Parce qu'elle ne fait aucune place à l'impératif de jouir plutôt que de gueuler, au sperme dans la bouche, aux putains sur les bords, aux règles qui ne viennent plus, toute la philosophie lui fait honte et, dans la même lettre, répudier définitivement la fille de la colonie :

« Parfois il me semble que c'est une autre fille qui vivait à S […] et non pas moi. »

C'est une autre honte que celle d'être fille d'épiciers-cafetiers. C'est la honte de la fierté d'avoir été un objet de désir. D'avoir considéré comme une conquête de la liberté sa vie à la colonie. Honte de *Annie qu'est-ce que ton corps dit*, de *On n'a pas gardé les cochons ensemble*, de la scène du tableau d'affichage. Honte des rires et du mépris des autres. C'est une honte de fille.

Une honte historique, d'avant le slogan « mon corps est à moi » dix ans plus tard. Dix ans, une durée faible au regard de l'Histoire, immense dans la vie à son début, représentant des milliers de jours et d'heures où la signification des choses vécues reste inchangée, honteuse. Et rien ne peut faire que ce qui a été vécu dans un monde, celui d'avant 1968, et condamné par les règles de ce monde, puisse changer radicalement de sens dans un

autre monde. Cela reste un événement sexuel singulier, dont la honte est insoluble dans la doxa du nouveau siècle.

Cette fille de l'hiver 1959, je la vois dans une affirmation orgueilleuse de la volonté, acharnée à poursuivre des buts qui l'enfoncent peu à peu dans le malheur. Une sorte de volonté malheureuse.

Je l'exerce d'abord sur mon corps, radicalement. Depuis la rentrée de janvier j'ai cessé de me nourrir au foyer d'autre chose que d'un bol de café au lait le matin, de la mince tranche de viande servie tous les midis, sauf le vendredi – du poisson bouilli – de la soupe le soir avec de la compote ou une pomme. J'ai remplacé la jouissance des derniers mois – toujours trop fugace – de me remplir de pain beurré et de frites par celle de la privation volontaire, d'un sacrifice dont personne n'offre l'exemple autour de moi et dont le signe tangible et ostentatoire est la tablette de chocolat offerte chaque midi par la sœur du réfectoire pour notre goûter et que, sans y toucher, je dépose à côté des autres dans ma commode, afin, dis-je, de les offrir l'été prochain aux enfants de la colonie. Je refuse tout ce qui, d'après la notice des comprimés de Néo-Antigrès achetés à la pharmacie du boulevard de l'Yser, fait grossir. Chaque repas au réfectoire devient une espèce d'aventure dont je ressors légèrement rassasiée ou encore plus affamée, de toute façon victorieuse, après avoir refilé ma part de Vache-qui-rit à ma voisine. Je vis l'orgueil d'une championne de jeûne, tout entière dans un combat contre la graisse dont la balance du pharmacien et les jupes flottant sur les hanches me montrent le succès.

Je n'avais pas terrassé la faim. Je l'exténuais seulement en travaillant. Je ne pense qu'à la nourriture. Je suis entrée dans une manière d'exister en fonction de ce que je pourrais manger au prochain repas, selon le pouvoir calorique du contenu de mon assiette. La description d'un repas, dans un

roman, m’arrête aussi brutalement qu’une scène sexuelle. Au dortoir, entendre le froissement du sac en papier d’où la petite V, rentrée du collège, sort une viennoiserie, l’imaginer en train de mastiquer, m’empêche de me concentrer. Je la haïssais. Quand aurais-je le droit de goûter moi aussi ? Comme si la décision ne dépendait pas de moi mais de l’autre fille, du double idéal que je devais rejoindre coûte que coûte pour séduire H.

La débâcle de la volonté est survenue un dimanche après-midi de mars dans l’épicerie aux volets fermés, pendant que mes parents étaient partis pour leur promenade rituelle en 4CV dans la campagne environnante. Évidence aujourd’hui que ça ne pouvait se passer que là, l’épicerie, le lieu de l’abondance gratuite offerte depuis toujours à mes yeux jusqu’à mon départ pour la colonie et qui rendait insolite, voire triste, la maison des autres où tout ce qu’il y avait à manger tenait dans un buffet. Le royaume de mon enfance sucrée dont tous les chagrins, toutes les claques maternelles ont fini dans la consolation d’une boîte de biscuits ou d’un bocal de bonbons. Je ne sais pas à quoi pense la fille qui perd d’un seul coup tout contrôle sur son désir, se jette – j’imagine – sur le fromage à la coupe, les madeleines au détail, les caramels. Peut-être à rien. C’est la première scène d’avidité où la conscience assiste, impuissante, à la frénésie des mains qui happent, enfournent, de la bouche qui mâche à peine, avale – au plaisir du corps devenu un gouffre sans fond. Avec l’écœurement, la fin arrive : le désespoir d’avoir chuté et la décision de faire diète toute la semaine pour éliminer la plus petite parcelle de cette énorme quantité de nourriture ingurgitée en une demi-heure – m’alléger du poids de la faute.

Ce jour-là, la fille dans l’épicerie ne sait pas qu’elle est entrée dans la ronde infernale de l’abstinence draconienne suivie de la retombée dans la crise de gloutonnerie, au déclenchement obscur et irrépressible. La première bouchée de l’aliment désirable et interdit emporte toutes les résolutions, il faut aller au bout de la déréliction, manger le plus possible jusqu’au soir pour réattaquer le jeûne de bon matin, café noir et rien d’autre.

Elle ne sait pas qu’elle va devenir la proie de la passion la plus triste qui soit, celle de la nourriture, objet d’un désir incessant et refoulé qui ne peut

s’accomplir que dans l’excès et la honte. Qu’elle est entrée dans une alternance de pureté et de souillure. Une lutte dont la perspective de la victoire va s’éloigner au fil des mois, quand redeviendrai-je normale, quand cesserai-je d’*être comme ça*.

Je n’imaginais pas qu’il puisse y avoir un nom pour mon comportement sauf celui que j’avais lu un jour dans le Larousse : *Pica* – Appétit dépravé. Perversion. Je ne connaissais pas mon mal, je le croyais moral. Je ne crois pas avoir fait le lien avec H.

Vingt ans après, feuilletant par hasard en bibliothèque un ouvrage traitant des maladies de la nutrition, troublée, je l’emprunterai et je mettrai un nom sur ce qui a été la toile de fond de ma vie pendant des mois – sur cette obscénité, ce plaisir inavouable, qui fabrique de la graisse et des excréments à évacuer, du sang qui ne coule pas – sur cette forme monstrueuse, désespérée, du vouloir vivre à tout prix, même celui du dégoût de soi et de la culpabilité : la boulimie. Difficile de dire aujourd’hui si cette connaissance m’aurait été d’un grand secours, si j’aurais pu être soignée – ou accepter de l’être – et comment. Qu’aurait fait la médecine contre un rêve ?

En cet hiver 1959, je la vois cette fille, au cours de danse Tarlé, rue de la République, le soir – contente d’être exemptée du dîner, dégoûtée par les mains des danseurs, leurs visages trop proches, leur humour à la *Que fait Charles ? Il attend*.

Je la vois à la brasserie Paul, près de la cathédrale, buvant un Viandox – estimé peu calorique – avec R, la seule fille de sa classe à qui elle parle, une rigolote à la bouille ronde et aux yeux faïence, qui lui arrive tout juste à l’épaule.

Je la vois en fin d’après-midi, il fait presque nuit, non loin des Nouvelles Galeries, regardant depuis le trottoir s’éloigner lentement le bonnet en laine bleue de R derrière la vitre du car qui la ramène à Déville, dans la banlieue de Rouen. À ce moment je sais qu’elle envie R de ne pas avoir à rentrer dans un dortoir traversé de courants d’air et du bruit des corps qui se

déchaussent, se lavent les dents, toussent et ronflent – de ne pas rester éveillée des heures sous la lumière jaunâtre de la veilleuse du couloir qui partage le box en une zone d'ombre et une zone claire dont la ligne de démarcation traverse la couverture de son lit – elle l'envie de rentrer dans une maison, chez ses parents.

Alors qu'en décembre elle écrivait à Marie-Claude « J'espère pouvoir entrer l'année prochaine soit à la fac de droit, soit en propédeutique. Ma mère a laissé entendre que je pourrais peut-être obtenir une chambre à la cité universitaire, ce qui me plairait mieux que les foyers de bonnes sœurs. Tu vois, j'ai peut-être de trop hautes ambitions et ça peut craquer. De sorte que ces projets-là me paraissent tant soit peu utopiques. J'ai peur de regretter plus tard de ne pas avoir assez étudié » elle s'inscrit en février au concours d'entrée à l'École normale d'institutrices de Rouen, dont la réussite assure une formation professionnelle d'un an après le bac.

J'ai sous les yeux les bulletins trimestriels d'Annie Duchesne, classe de Philo II 1958-1959. Ils témoignent de l'obtention continuelle de bons résultats en toutes matières sauf l'anglais. Elle termine cinquième sur vingt-cinq en philosophie. Tableau d'honneur constant, pas d'encouragements ni de félicitations. Toutes les appréciations évoquent une « élève intelligente et sérieuse ». Quelque chose de gris, sans éclat ni relief, conforme à mon souvenir de fille n'intervenant jamais en classe. Au vu de ces résultats, aucun doute qu'hier comme aujourd'hui ils permettaient d'envisager des études longues. Si bien que le désir de rejoindre ce corps des normaliens admiré à S, de ressembler à la blonde, me paraît insuffisant à expliquer le renoncement aux ambitions antérieures.

Je vois dans ces mois au lycée comme l'extinction lente des ambitions scolaires d'Annie D, due à l'intériorisation sans révolte de sa place sociale,

certes insoupçonnée, pense-t-elle, de ses condisciples – non susceptibles de découvrir l'épicerie-café de ses parents à Yvetot – mais qui devaient bien sûr la percevoir à d'autres signes. Au lycée, entourée de « cracks » affichés qui osent poser des questions aux profs, son statut d'exception, de miraculée, n'a plus ni force ni valeur. Il n'y a plus d'héroïne scolaire. L'assurance des autres filles – qui, indifférentes au résultat du bac, simple formalité, annoncent qu'elles iront en hypokhâgne, en pharmacie, comme si leur place était déjà retenue, feront Langues O', Sciences-Po – la démonte. Les études longues lui apparaissent comme un tunnel interminable, épuisant, sans argent, triste, qui coûteront cher à ses parents tout en la laissant sous leur dépendance. Elles cessent d'être le bonheur espéré, comme si ce qui a été entendu durant toute l'enfance sur « le cassement de tête » qu'il y a à étudier, sur la bizarrerie d'être « douée » au milieu de ceux qui sont allés « à l'école des quatre jeudis et des cinq dimanches », disent-ils, finissait par avoir raison d'elle. Maintenant, elle a envie de la voie et de l'avenir préparés par la société et l'Éducation nationale de 1959 aux enfants doués des paysans, des ouvriers et des bistrotiers. La fille est retombée du côté du père, qui – face à la mère, déçue – exulte quand il apprend qu'elle ne veut plus « continuer », qu'elle veut entrer à l'École normale (pas besoin de préciser « d'institutrices », ni lui ni elle ne connaît l'existence de l'« École normale supérieure » et qui aujourd'hui la connaît, en dehors des enseignants et des classes supérieures, justement ?).

Je soupçonne cela aussi : est-ce qu'on a envie d'être assise sur un banc à gratter comme une écolière quand on a – même refoulée, niée – l'expérience sexuelle d'une femme ?

Dans sa vision enchantée de l'avenir à ce moment, elle est dans une école de campagne, entourée de piles de livres, une 2CV ou une 4CV devant son logement de fonction. Elle fera apprendre aux élèves des poèmes, *J'aime l'âne si doux / Marchant le long des houx* de Francis Jammes, *Les Djinns* de Victor Hugo. Dans sa représentation du métier d'institutrice, les enfants sont présents sous la forme floue et joyeuse de ceux de S, *la bande des enfants de l'été*, dont elle n'a pas dû s'occuper plus d'une semaine.

Comme si le langage venu tard dans l'évolution humaine ne s'imprimait pas aussi facilement que les images, des milliers de mots échangés durant le stage de formation des moniteurs, dans un château à Hautot-sur-Seine, aux vacances de Pâques, ne demeure que la phrase ricanée par un instituteur à la peau grêlée, aux lunettes fumées, dans la cuisine où nous étions ensemble de corvée de vaisselle : *Tu ressembles à une putain décatie*. Phrase que j'ai mise ensuite sur le compte d'un excès de fond de teint et de rouge à joues sur ma peau claire et à laquelle je n'ai pas su rétorquer autre chose que : *Et toi à un vieux maquereau*, défaite, effarée sans doute, par la résurgence imprévisible de la putain sur les bords. La fille de la colonie transparaissait donc sous celle, que je croyais digne et froide, du stage ?

J'ai dû penser avec horreur qu'elle était prête à resurgir quand, fatiguée des avances d'un garçon de ma table, le stage fini, je l'ai laissé m'embrasser et me caresser la poitrine dans un cinéma presque vide où l'on jouait un film de série B avec des monstres. Tout se dresse en moi hors de ma volonté. Conscience terrifiée de la puissance du désir suscité par la main et la bouche de ce long garçon frêle qui m'accompagne jusqu'à la porte du foyer et que je suis sûre de ne jamais accepter de revoir. En 2000, j'ai reçu une lettre de lui chez mon éditeur, il écrivait qu'il n'avait jamais oublié « la belle jeune fille » – définition qui m'a stupéfiée – d'Hautot-sur-Seine. Il était marié, des enfants, tenait un garage à Rouen. Je ne me souviens pas comment il avait reconnu Annie Duchesne, la fille du stage, dans celle qui venait d'écrire *L'événement*.

Un midi du mois d'avril, en voyant déposée près de mon assiette au réfectoire la lettre portant l'inscription de l'aérium de S – lettre de réponse à

ma demande d'être engagée l'été prochain – j'avais peut-être déjà anticipé le refus qu'elle contenait, dont j'ai oublié les termes, et qui a confirmé brutalement ma certitude : Annie Duchesne était indésirable à la colonie. Il me semble que ce qui m'a submergée à cet instant n'était pas la souffrance de ne pas retrouver H, la fin définitive de mon rêve, mais l'ampleur de mon indignité passée, que ce rejet de ma demande – inhabituel, puisque plusieurs moniteurs venaient deux ou trois années de suite – rendait aveuglante : on ne voulait plus, à aucun prix et au plus haut niveau, entendre parler de cette fille. L'ancienne fille. Mais à S on ne connaissait pas la nouvelle. La honte était ineffaçable, enclose dans les murs de la colonie.

Ne pas pouvoir situer l'antériorité d'un souvenir par rapport à un autre interdit d'établir un lien de cause à effet entre les deux : je ne sais pas si j'ai reçu cette lettre avant ou après avoir lu, ce même mois d'avril 1959, *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir que m'a prêté Marie-Claude à qui je l'avais réclamé fin mars.

J'écarte provisoirement le terme de révélation venu de nombreuses années plus tard en revoyant la fille d'Ernemont descendant vers le lycée, entièrement habitée, les yeux ouverts sur un monde dépouillé des apparences qu'il avait encore quelques jours avant, un monde où tout, des voitures circulant sur le boulevard de l'Yser aux étudiants cravatés qu'elle croise en train de monter à l'École supérieure de Commerce, signifie maintenant le pouvoir des hommes et l'aliénation des femmes. Confronter plutôt cette même fille avec sa mémoire de l'été précédent aux mille pages d'une démonstration impeccable, d'une interprétation des rapports entre les hommes et les femmes qui la concerne, elle, fille, au premier chef. Des pages écrites par une femme, une philosophe qu'elle ne connaît que de nom, qui l'obligent à un dialogue auquel elle ne peut, n'a pas envie de se soustraire parce qu'il n'a jamais eu lieu avant.

Je la suppose :

effarée par le tableau de la situation des femmes, cette épopée malheureuse déroulée de façon implacable de la préhistoire à aujourd'hui

accablée par la vision apocalyptique des femmes soumises à l'espèce, alourdies d'immanence quand les hommes sont de plain-pied avec la transcendance

confortée dans sa répugnance de la maternité, sa peur de l'accouchement depuis celui de Melanie dans *Autant en emporte le vent*, lu à neuf ans

ahurie par la multiplicité des mythes qui entourent les femmes et peut-être humiliée par la pauvreté des siens concernant les hommes mais en tout cas révoltée en se rappelant l'accusation : *tu es une mante religieuse*, qu'on lui a lancée à la colonie

étonnée par l'insistance de l'auteure sur le dégoût et la honte des règles – la « souillure » – alors que c'est dans la blancheur de son linge et l'absence de sang que réside à ce moment sa honte.

Je ne sais pas si elle reconnaît sa première nuit avec H dans la description dramatique que fait Simone de Beauvoir de la perte de la virginité. Si elle est d'accord avec : « La première pénétration est toujours un viol. » Mon impossibilité encore aujourd'hui d'utiliser le mot viol au sujet de H signifie peut-être que non. Et qu'en est-il de la honte d'avoir été amoureuse folle d'un homme, de l'avoir attendu derrière une porte qu'il n'a pas ouverte, d'avoir été traitée de *siphonnée* et de *putain sur les bords* ? En ai-je été nettoyée par *Le deuxième sexe* ou au contraire submergée ? J'opte pour l'indécision : d'avoir reçu les clés pour comprendre la honte ne donne pas le pouvoir de l'effacer.

De toute façon, en avril 1959, ce qui compte, c'est l'avenir. Certitude que l'élève de philo a fait sienne l'intimation à choisir de Simone de Beauvoir dans la dernière page : « Nous pensons qu'elle [la femme] a à choisir entre l'affirmation de sa transcendance et son aliénation en objet. » Elle a reçu la réponse à sa question – qui est plus ou moins celle des filles de l'époque – comment faut-il *se conduire* ? En sujet libre.

La fille qui part d'Ernemont après avoir photographié son box ne sait ni nager ni danser – cours abandonnés très vite – et elle vient d'être recalée au permis de conduire, mais ces ratés du programme comptent peu à ses yeux. Elle a obtenu le bac avec une mention et je la sais plus que jamais décidée à « se réaliser » dans un dessein altruiste où se rejoignent les prescriptions existentialistes et le modèle idéal de la colonie : éduquer des enfants. À persévérer donc dans le choix qu'elle croit faire en toute liberté.

Au moment d'entrer dans cet autre été, sec et brûlant même au-delà de la rentrée scolaire fixée pour la première fois en septembre par le général de Gaulle, l'été 59, j'ai besoin de visionner celle qui, de toutes les vacances, ne sera pas Annie D mais seulement Kala-Nag, puis Kali, les totems par lesquels on l'a successivement appelée dans des colonies de petite et moyenne tailles, à l'encadrement essentiellement féminin et rigoureusement convenable – non le bordel de S, comme elle le pense désormais. De la voir telle qu'elle s'était préparée à apparaître naguère aux yeux de H et qu'elle est apparue aux autres :

« la vamp » pour Catherine R, la directrice de la colonie de Clinchamps-sur-Orne, près de Caen, qui m'a prise en grippe immédiatement, a entrepris mon procès un jour dans la cuisine auprès de l'autre monitrice – nous n'étions que deux et un moniteur – tandis que j'écoutais dans le haut de l'escalier, procès dont je ne puis me rappeler un seul mot aujourd'hui, seulement que j'aurais voulu mourir sur-le-champ

la fille « singulière » pour Lynx, le directeur de la colonie d'Ymare, près de Rouen, qui m'offrira le jour de mon anniversaire un roman de Jules Romains intitulé *Une femme singulière* avec un rire entendu et que j'entendrai dire ensuite à son épouse, Fourmi, avec un nouveau rire, « depuis que je fais des colonies je n'ai jamais eu de monitrice comme Kali ! ».

N'est-elle pas plutôt celle qui écrit le 29 juillet 59 dans une lettre à enveloppe jaune et cachet Fédération des œuvres laïques, Colonie Ufoval : « J'ai vu à Caen *Les drogués* avec Eva Bartok. Hallucinant cette passion de la morphine et on arrive à penser que cela pourrait survenir à nous, sans que cette pensée choque. »

Même si j'ai dû porter le plus souvent un jean ou un short et des tennis pour marcher sur les routes avec mon groupe de filles, je vois cette fille dans une robe vert foncé à grandes fleurs tilleul – la même que je porte sur

la seule photo de cet été 59, prise sur une plage presque vide où je suis assise au milieu des mètres de tissu de la jupe déployés en corolle depuis la taille, si bien qu'on dirait une poupée de foire posée sur un lit de galets – et perchée sur des escarpins, tilleul aussi, achetés chez Eram, qui me haussent à un mètre quatre-vingts, provoquant la question railleuse des garçons que je croise : « Il fait beau là-haut ? » Il fait autrement, oui, quand on est grande, que le regard passe au-dessus des têtes, s'abaisse sur les cheveux des autres et atteint jusqu'au fond de la rue. Si les garçons insultent la grande, ils osent moins qu'à la petite porter la main à ses fesses. Avec ses cheveux blonds décolorés couvrant les oreilles et ramenés en chignon sur la nuque à la manière de Mylène Demongeot, sa jupe gonflée, elle est dans une féminité ostensible et intouchable, réalisant dans son corps et son attitude la fusion de son histoire avec H et les injonctions du *Deuxième sexe*.

Kala-Nag ou Kali, elle ne veut être ni vamp ni singulière, au contraire elle désire se conformer au modèle de la bonne monitrice défini par le stage, ressembler aux autres, participer à l'atmosphère « de saine et franche camaraderie ». Mais pourquoi avoir choisi comme totem celui de Kali, déesse sulfureuse, quand toutes les autres monitrices se sont pliées à la règle des noms de fleurs, Jasmin, Pâquerette, etc., sinon par un désir de distinction ? La mesure de son leurre sur elle-même m'échappe, a-t-elle cru donner le change ? Dissimuler son vice, cette obsession de la nourriture, refusée à table mais guettée avidement dans les assiettes des autres, dévorée finalement au goûter dans l'herbe avec les enfants trop contents de lui abandonner les tartines de pain beurré et les pâtes de coing dont ils ne veulent pas. Ne rien laisser paraître de l'effort qu'elle fournit pour s'intéresser aux jeux qu'elle organise à grand-peine, du supplice – à en vouloir fuir, mais où ? – d'avoir à inventer un ballet sur *Casse-Noisette* pour ses douze gamines en vue de la fête des parents, des dockers du port de Rouen qui ont fourni à cette occasion des kilos de bananes dont elle s'est gavée. Refouler la sensation d'être, dans son comportement, sans arrêt en porte-à-faux dans le milieu où elle se trouve.

Violette, toute petite, frisée, mignonne, qui m'a demandé à brûle-pourpoint, qu'est-ce qu'une mère indigne ? Claudette toujours au bord des nerfs, grief ambulant contre tout, qui m'étreignait violemment lors du baiser du soir au dortoir, Maryse, qui traitait les autres d'enculées et riait de toutes ses dents jusqu'aux gencives d'en être grondée, la sage brunette aux cheveux coupés au carré qui avait lu *Le petit prince*, etc. Dans ma mémoire précise des visages des filles de dix à douze ans dont j'avais été chargée à Ymare, c'est mon inaptitude à éprouver quoi que ce soit à leur égard que je lis. Une glaciation intérieure qui me faisait voir les êtres à distance.

Cette Kali-Kala-Nag de l'été 59 est dépourvue de sentiments. Elle repousse les marques d'affection des enfants comme quelque chose d'animal et une entorse au principe d'égalité. Elle est indifférente au danger, traversant seule un bois pour visiter une chapelle un jour de congé, faisant du stop. Elle manque être mordue par une vipère – qu'elle n'a pas vue parce qu'elle ne met pas ses lunettes – couchée à un millimètre de ses tennis et elle écrit : « Je ne savais plus si oui ou non j'avais été mordue, les enfants me disaient de retourner à la colonie, je tergiversais. Figure-toi que ça ne m'a pas fait tellement d'effet de me savoir en danger de mort. »

Sa pensée n'a plus d'objet et elle est dans un monde dont le mystère et la saveur ont disparu. Le réel ne résonne plus en elle que sous forme d'émotions douloureuses, disproportionnées – au bord des larmes en croyant perdue une lettre de sa mère qu'elle n'avait pas encore ouverte.

Au fond, elle voudrait être restée une adolescente comme en témoigne une lettre à propos des filles de quatorze ans de la colonie :

« Je les envie sincèrement. Elles ne savent pas qu'elles ont la meilleure part. C'est bête de ne pas savoir à quel moment on serait le plus heureux. »

Dans la mise au jour d'une vérité dominante, que le récit de soi recherche pour assurer une continuité de l'être, il manque toujours ceci : l'incompréhension de ce qu'on vit au moment où on le vit, cette opacité du présent qui devrait trouer chaque phrase, chaque assertion. La fille que les enfants appellent Kali, qui crapahute avec eux sur les routes de campagne

en chantant « La Coloni-i-e-e, mai-ai-son fleuri-i-e-e », ne sait pas, ne peut pas nommer « ce qui ne va pas » : Elle mange.

Un après-midi, seule dans le dortoir, elle a volé des sucreries dans le casier d'une gamine. Il n'y a pas eu de suite aux accusations formulées par la victime vis-à-vis des filles du groupe. Kali la monitrice est naturellement au-dessus de tout soupçon. Image d'un geste accompli par une autre, une fille soumise à une pulsion irrépressible mais c'est le moi d'aujourd'hui qui voit encore le casier de bois au-dessus du lit, se souvient du silence dans le dortoir. Toutes les pensées autour de cette image sont tombées. Je ne sais combien de bonbons j'ai volés, seulement que je les ai tous mangés sur-le-champ.

Début septembre, elle est convoquée aux épreuves du concours d'entrée des bachelières à l'École normale d'institutrices de Rouen. Bien qu'elle se perçoive brillante à l'oral dans son exposé sur l'amitié, elle est sûre d'échouer à cause de l'épreuve de dessin et de celle d'un compte rendu sur les usines marée-motrices. Incrédule d'être reçue deuxième sur une soixantaine de candidates et vingt places, ce rang lui paraît le signe indubitable de son destin.

Image de cet après-midi de septembre : assise sur le lit de sa chambre à Yvetot, face à l'armoire-commode surmontée d'une glace, avec les *Valses* de Strauss – un disque offert par les amis de mes parents, de la musiquette pour moi mais qui à ce moment s'harmonise avec le triomphe de mon être. Je suis dans le moment pur de la réussite, dont je jouis avec une violence exaltée par la musique viennoise et la vue de mon reflet dans la glace,

comme si celle-ci figurait l’avenir et le monde où je suis attendue. C’est un moment aveugle, demeuré celui de l’erreur absolue, de l’entrée dans l’erreur.

Ce dimanche soir, une fois rangées les pièces du trousseau stipulées obligatoires par l’École et marquées à ses initiales, avant de s’endormir dans un lit qui lui paraît trop court, entre les parois roses d’un box ouvert en haut et en bas – une sorte de boîte douillette de poupée – pense-t-elle qu’elle est là où elle rêvait d’aller à la colonie, qu’elle est élève-maîtresse, comme la blonde ?

À la mémoire en pièces détachées que je garde de l’EN – porche d’entrée, dortoir, réfectoire, cour et gymnase, etc., mes lieux d’usage donc – des sites Internet apportent une vision d’ensemble panoramique et architecturale des plus impressionnante. Construite en 1886, elle s’étendait sur un domaine de 19 000 m^2, dominant Rouen jusqu’à la côte Sainte-Catherine. Il y avait des jardins, une roseraie, un terrain de sport, un amphithéâtre, une salle pour la musique et la danse. Sur la façade monumentale du bâtiment principal entourant la cour de récréation sur trois côtés courait une marquise en verre. Fermée en 1990, dégradée, attaquée par la mérule, le département l’a cédée pour quatre millions d’euros en 2014 à la Matmut, qui doit en faire un complexe avec un hôtel 4 étoiles, un palais des congrès, un parc public, etc. Une photo montre les fenêtres du rez-de-chaussée murées, des vitres cassées aux étages, des herbes folles.

Il ne m’en vient aucune tristesse.

Avant que cet édifice ne devienne pour moi une prison dorée, un cocon mortifère – dont le départ, un samedi après-midi ensoleillé de février 1960, me fera descendre avec ma valise la rue du Champ-des-Oiseaux jusqu’à la gare dans une pure félicité – il m’est facile de penser que l’élève-maîtresse Annie Duchesne a été enthousiasmée par la magnificence du lieu, la richesse des installations, bref, la perfection d’une organisation qui lui rappelait à une échelle supérieure celle de la colonie. Nul doute qu’elle a détaillé à ses parents – à destination de son père, surtout, pour renforcer son

plaisir de la savoir à l'abri dans un pays de cocagne – l'abondance et la variété des repas, les petits-beurre offerts à dix heures, le chauffage central du dortoir, tous les « avantages » d'une prise en charge totale et gratuite, de la vaccination BCG au ressemelage des chaussures, en passant même par l'accumulation d'un « pécule » délivré à la fin de la scolarité. (C'est le souvenir de cette autarcie moelleuse et planifiée qui me fera comprendre la nature du système soviétique et, plus tard, la nostalgie qu'en gardent les Russes.)

Peut-être même, alors qu'elle était interne pour la première fois à dix-neuf ans, s'est-elle accommodée, au début, de la clôture rigoureusement surveillée de cet univers entièrement féminin – à l'exception du prof d'histoire et de Nicolas, l'homme à toutes mains au visage de crapaud – jusqu'à ce que la vue, chaque matin, par le bas de la cloison, des pieds nus de sa voisine en train de se laver ne concentre toute la tristesse et l'ennui, mêlé de révulsion, d'une homogénéité sexuelle à perte de vue, du lever au coucher. Ou qu'elle soulève le couvercle de la poubelle des W-C et regarde avec une fascination dégoûtée les serviettes rouges jetées par des inconnues – elle n'a rien vu depuis plus d'un an.

R a passé aussi le concours, été reçue, mais elle a le droit d'être externe comme quelques autres élèves habitant Rouen ou sa banlieue. Je l'avais retrouvée avec le mélange de rassurement et de douceur que donne dans un milieu nouveau la présence d'une ancienne condisciple. Cette mémoire commune de la classe précédente a instauré dès les premiers jours une complicité critique face aux autres filles et à l'institution.

Dans la lettre à Marie-Claude du lundi 21 septembre, après un passage enthousiaste – « toutes les filles sont allées voir *Hiroshima mon amour* et en chœur on a répété Tu n'as rien vu à Hiroshima » – arrive un jugement sur l'École qui révèle déjà une absence d'enthousiasme, sinon du désenchantement : « C'est potable. Les cours sont variés, psychologie, pédagogie, dessin, chant, enseignement ménager et l'ambiance est bonne. Il paraît que ce n'est pas foulant. Tant mieux. »

La brillante reçue, Annie D, n’excelle dans aucune des matières pédagogiques. N’a d’intérêt ni de goût pour rien hormis les cours de littérature du XXe et d’histoire contemporaine – qui ne donnent lieu à aucune note – et surtout d’apprentissage culinaire. Ceux-ci consistent en la préparation d’un repas entier dans une cuisine spéciale, superbement équipée où elle grappille en douce dans les réserves de raisins secs et de fruits confits des placards. Comme les autres élèves-maîtresses, elle se met au tricot, achète de grandes aiguilles et de la laine mohair bleu ciel – en vogue – pour se confectionner une veste, abandonnée au bout de dix centimètres de mailles informes.

Comment saisir l’état psychologique, la vision de la vie, sa vie, de celle que je vois affalée au troisième rang, rongée par son obsession de manger, entre R et Michèle L – ou encore au gymnase, en survêtement et baskets, dispensant sa première leçon de gym aux élèves de l’« école d’application » voisine en n’ayant qu’un désir, celui que ce soit fini – quand il est encore impossible pour elle de se dire qu’elle s’est trompée d’avenir ?

Qu’elle refoule cette perception effrayante, inavouable, qu’elle est inapte à l’enseignement primaire, qu’elle se sent très loin, très au-dessous de la perfection éducative dont l’École normale entretient le désir, comme si l’institutrice devait prendre la direction morale de la société entière ? Comment mesurer sa désespérance ? Sinon avec ce souvenir précis : avoir désiré être la fille de cuisine qui poussait le chariot au réfectoire et distribuait les plats sur chacune des tables.

Du désir et de la souffrance de l’année d’avant, que reste-t-il ? Une respiration suspendue en voyant les corps noués d’Emmanuelle Riva et du Japonais. Le trouble violent et la quasi-nausée du roman de Christiane Rochefort *Le repos du guerrier*, comme si c’était elle l’héroïne, cette soumise.

D’être filtré par les murs, le monde extérieur a perdu son pouvoir de la concerner. Ni les événements d’Algérie – auxquels pourtant elle s’intéresse depuis la philo, désormais à fond pour l’indépendance – ni les morts de

Gérard Philipe et de Camus ne la touchent. Clamées au dortoir par des filles fières de leur voix, les chansons *Allez venez, Milord, La valse à mille temps* et *Salade de fruits jolie jolie jolie* l'énervent.

Dans le cadre spatio-temporel que je me suis fixé – ces cinq mois à l'École normale de Rouen – des silhouettes d'élèves glissent, toujours plus nombreuses, comme si cette délimitation volontaire entraînait le déstockage massif d'un entrepôt de la mémoire fermé depuis des décennies. Reviennent les noms et les visages de celles dont je me demandais peut-être alors pourquoi elles étaient là, si elles étaient heureuses d'être à cette place et de devenir institutrices.

Les autres filles de la classe de Formation professionnelle, comment m'ont-elles perçue, que savaient-elles de moi que j'ignorais qu'elles savaient, Annette C, d'un petit village, La Vaupalière, Michèle L de Gravenchon, Annie F de la rue des Arsins, près du magasin Manufrance, à Rouen ? Cette vérité des autres – qui n'est rien cependant auprès de ce qu'ils ignorent et les font sursauter de surprise quand ils l'apprennent, on n'aurait jamais pensé, cru ça, etc. – en quoi m'importe-t-elle aujourd'hui en écrivant ? Simplement, parce qu'elle était constitutive de mon rapport au monde à ce moment-là quand nous étions ensemble, que nous formions un groupe, le *corps* des futures institutrices que – l'ont-elles soupçonné ? – je n'arrivais pas à sentir comme mien.

« Enfin j'ai choisi cela mais dire que je l'ai vraiment choisi est une autre affaire, tu ne trouves pas qu'on est bien plutôt mené par les événements ? » Lettre de décembre 1959.

En commençant d'écrire l'année dernière, j'étais loin d'imaginer que je m'attarderais sur mon séjour de normalienne. Je m'aperçois que j'ai eu

besoin de réactiver la fille qui s'est engagée – dix ans, j'avais signé – et fourvoyée dans un métier qui ne lui convient pas, d'exposer en somme cette question qui figure rarement dans la littérature : comment, au début de la vie, tous, nous nous débrouillons de ça, l'obligation de *faire quelque chose pour vivre*, le moment du choix et, pour finir, la sensation d'être, ou de ne pas être, là où l'on doit être ?

C'est l'hiver. La stagiaire qui sort de l'école primaire Marie-Houdemare voudrait être morte. Ou, ce qui est pareil, ne plus être celle à qui l'institutrice-modèle, une vieille demoiselle, vient, en présence de l'autre stagiaire, de lui déclarer durement, ses yeux noirs plantés dans les siens qui se sont embués aussitôt de larmes : *vous n'avez pas la vocation, vous n'êtes pas faite pour être institutrice*. Que la réputation de cette femme, au sein des normaliennes, soit celle d'un chameau, que toutes redoutent d'aller en stage dans sa classe de cours préparatoire, n'atténue en rien l'horreur de ce qui est ressenti aussitôt comme la vérité. Une vérité ayant transparu malgré moi, mes efforts pour préparer les leçons de lecture et d'écriture, inventer un conte de Noël avec des dessins de renne et de chalet dans la neige. Que faire de cette vérité, que je suis nulle, insuffisante, dans la voie que j'ai empruntée.

Je vois ensuite cette fille réfugiée dans l'église proche, Saint-Godard, avant de remonter à l'École, rejoindre les autres filles heureuses, elles, d'être enfin confrontées à des élèves, excitées de pouvoir sortir librement dans Rouen.

L'inspection dans les derniers jours du stage – l'inspecteur, la directrice d'école et l'institutrice-modèle alignés sur des chaises le long de la fenêtre, bavardant tandis que je tiens le carton où j'ai écrit en gros les mots nouveaux de la leçon de lecture – ne me sauvera pas. La meilleure élève, que j'interroge à la fin de la leçon, confond le verbe avoir et le verbe être, répond que « le berger est houppelande ». Sur son petit visage déçu, prêt à pleurer de la faute commise, je lis avec douleur la confirmation de ma nullité.

Peu importe que durant des années, à chaque fois que je me suis remémoré cette femme glaciale, ses yeux bizarrement écartés, sa bouche mince sur des dents soignées, élégante, j'ai eu envie de la piétiner, il me faut admettre que c'est elle, par son verdict – atroce sur le moment – qui m'a, sinon sauvée, du moins fait gagner beaucoup de temps. Elle fait partie des êtres – qui n'étaient pas souvent parmi les plus aimables – dont je pense qu'ils ont, malgré eux, changé le cours de ma vie.

R, elle, tombée malade opportunément après le ratage d'une leçon de grammaire, n'a pas pu finir son stage dans une école de la banlieue. Est-ce que ce sont nos déboires communs dans la confrontation avec la réalité du métier qui nous ont rapprochées à la rentrée de janvier 1960 ? Et conduites à cette fusion de pensées et de pulsions, à cette complicité exclusive, dont je place ici le moment fondateur : puiser sans retenue, telles des abeilles, dans les carambars, chupetas et chocos BN de la coopérative, entreposés dans la salle de classe voisine de la nôtre et partir ensuite sans payer, d'un accord tacite. Geste réitéré très vite – mais prudemment, en raison des hauts cris de la responsable de la coop à la découverte du larcin – avec un plaisir enfantin sans conscience claire de fouler aux pieds la morale que nous étions censées enseigner – ou peut-être si.

Dois-je supposer qu'il nous a fallu plusieurs heures à nous « monter la tête » toutes les deux, dans les salles vides qu'on recherche pour parler à l'écart des autres, ou alors l'idée a-t-elle jailli brusquement, d'abord comme une hypothèse puis comme un projet commun : quitter l'École normale, aller travailler comme filles au pair en Angleterre, revenir et entrer à la fac de lettres en octobre ? Et qui l'a eue en premier ? Je parie sur R. Annie D, que je vois désespérée, boulimique, engluée dans la torpeur de l'internat, n'aurait jamais pu – conçu même – se dégager du piège où elle s'était jetée, prendre l'initiative de mettre en branle la procédure de rupture d'un engagement qui obligeait les parents à rembourser les frais des mois passés à l'École – tout ce qui, en fin de compte, s'est révélé d'une facilité

étonnante – insoupçonnée du fond de ma déréliction – tant du côté de la directrice que des parents.

Que les miens ne sachent ni l'un ni l'autre ce que signifiait la « propédeutique » où je m'inscrirais n'empêchait pas ma mère de rayonner de fierté et d'ambition, prête à tous les sacrifices pour que sa fille aille « plus haut ». Mon père était déçu comme si j'avais dédaigné son idéal. (Il a conservé toute sa vie dans son portefeuille la coupure de *Paris-Normandie* portant la mention de mon succès au concours d'entrée à l'École normale. Rien n'aura jamais pu lui enlever le moment de son plus grand bonheur, de sa revanche, sur le monde, de petit paysan jeté hors de l'école à douze ans pour travailler dans une ferme.)

Mesure de la limite, toutefois, de mes propres ambitions après le départ de l'École :

« J'aimerais être prof mais peut-être n'arriverai-je pas jusque-là. Aussi voudrais-je être bibliothécaire, mon ancien rêve reparaît. » Lettre du 29 février 1960.

Fin mars 1960. Je la vois debout dans le couloir du train à l'arrêt, en gare de Boulogne-sur-Mer. Chignon blond, lunettes cerclées de doré avec une bordure supérieure noire. Elle porte son trois-quarts imperméable bleu ciel, trop léger pour la saison mais il n'y avait pas de place dans sa valise pour les affaires d'hiver et elle reviendra à l'automne. Le train va redémarrer dans quelques minutes vers la gare maritime avec les passagers à destination de Folkestone. Par la fenêtre fermée, elle regarde sa mère, immobile sur le quai, qui a dû descendre, surprise et défaite d'être interdite

d’aller plus loin, d’accompagner sa fille dans l’espace sous douane, jusqu’au bateau, et qui lui sourit bravement. La fille sent les larmes lui monter aux yeux. Il est douteux qu’elle se soit souvenue de la scène qui est le pendant de celle-ci, devant la gare de S un an et demi avant. C’est moi qui, aujourd’hui, en écrivant, rapproche les deux images et constate, avec le souvenir de ces larmes, l’écart entre les deux filles, celle-là, conquérante, qui piaffait de quitter sa famille, sa petite ville, et celle-ci, désormais sans orgueil ni avidité, qui tâche de faire bonne figure et de dominer le chagrin du départ et de la séparation – qui ne désire rien de l’inconnu qui l’attend. Cette fille, qui n’est jamais allée à Paris, se voit sans doute arriver seule à Londres, emmenée dans une famille étrangère avec qui elle devra vivre six mois, une éternité. Rien à voir avec les rêves de son enfance et de son adolescence. Elle part parce qu’elle s’est trompée d’avenir, elle est une émigrante par échec. Impossible de « traîner à rien faire » à Yvetot, dans un désœuvrement qui embarrasserait ses parents, en proie aux questions des clients, à leur curiosité maligne. Elle doit partir, c’est inéluctable, prescrit depuis l’école primaire et ses bons résultats. Il ne faut pas qu’elle veuille – qu’elle aime – rester dans la cuisine à la table recouverte d’une toile cirée, rester à Yvetot. Elle doit, comme le dit sa mère, « aller de l’avant ». Elle est la Sarah de cette chanson d’Aznavour qui la trouble en secret, « on ne vit pas pour ses parents ». À ce moment elle doit se délier de sa seule attache au monde. La perspective que R la rejoigne à Londres deux semaines plus tard ne lui est d’aucun secours.

Les premières lettres à Marie-Claude, dont les enveloppes portent au dos « Miss A. Duchesne Heathfield, 21 Kenver Avenue London N12 England », vibrent d’un enthousiasme disparu depuis la colonie. Satisfaction de se trouver chez « des gens à la page », les Portner, qui « vont donner dans trois semaines une garden-party », de n’avoir pas à s’occuper, parce qu’ils sont trop grands, de leurs deux garçons, Brian, douze ans, Jonathan, huit ans. Elle décrit la maison « très belle, moquette rouge, glaces partout, ça fait un peu américain », évoque leur « religion, juive, et la coutume de dîner le

vendredi soir avec des cierges allumés sur la table ». Elle énumère les endroits qu'elle a visités, la National Gallery « avec Manet, Monet, Renoir, *La Source* », St Paul's cathedral, le musée de Madame Tussauds « avec la chambre des Horreurs », la Tour de Londres, les Docks, Buckingham Palace, Marble Arch, Piccadilly Circus. Après avoir écrit « j'aime ma vie, j'aime être cosmopolite, je voudrais visiter la terre entière, aimer tout », elle ajoute, avec la vanité – et la revanche inconsciente de celle qui n'était pas, il y a peu, sortie de son trou, sur l'amie évoluée socialement : « Lorsque nous étions à Yvetot, nous aurions plutôt cru que toi tu aurais une destinée vagabonde et moi une vie calme, non ? Les événements nous transforment vraiment. »

Je peux penser que « les événements » désignent la colonie, H et le passage à l'École normale. Une chose est sûre, cette fille qui s'amuse à écrire « L'Angleterre est le pays de la quiétude, des choses établies. L'herbe est très verte, les gens aiment les couleurs claires, les gâteaux roses, les chansons douces comme celles de Perry Como » n'est plus hors du monde. Même si elle n'est pas délivrée de son appétit dépravé, si son sang ne coule pas, elle est en train de sortir de sa glaciation.

Avant que, des années plus tard, devenue au fait du « bon goût », le dominant, et que, rétrospectivement, l'intérieur laqué, doré, dépourvu de meubles anciens, de bibliothèque et de livres, hormis la *Sélection du Reader's Digest*, me paraisse typique des nouveaux riches, la fille de 1960 a dû se sentir plongée dans un univers luxueux. Un living-room aux lourdes tentures avec deux canapés moelleux face à face, un gros poste de télévision, des tables basses, un meuble-bar. Une cuisine équipée d'appareils qu'elle n'a jamais vus hors des vitrines d'électro-ménager, cuisinière électrique, frigidaire, machine à laver, grille-pain, mixer – a-t-elle pensé au film de Tati, *Mon oncle*, vu l'année d'avant et qui ne l'avait pas fait rire ? – une salle de bains rutilante, un W-C rose, un téléphone ivoire sur un guéridon sculpté à l'entrée. S'allonger pour la première fois de sa vie dans une baignoire lui redonne la jouissance perdue du présent. Et de bouger, respirer, manger et dormir dans ce décor, d'acquérir l'usage naturel

d’objets nouveaux, la fait se soumettre sans protester à tout ce qui lui déplaît fortement dans son travail – lequel, loin de la simple « aide de la maîtresse de maison » annoncée par les « Relations internationales », l’organisme qui gère les filles au pair, consiste en :

tous les matins : lavage de la vaisselle, du sol de la cuisine et du morning-room, récurage à l’Ajax de la salle de bains et des W-C, passage de l’aspirateur dans toutes les pièces (sauf l’escalier à épousseter avec une balayette et une pelle)

toutes les semaines : cirage du seuil de la porte d’entrée, nettoyages des cuivres, repassage.

Cette mémoire-là aussi est implacable.

Bref, cette immersion dans un milieu social plus élevé m’a fait accepter d’être ce que mon père, à mon retour en France, a dit que j’avais été : « Au fond, tu as été petite bonne en Angleterre ! » Réflexion qui, même dite en riant, me mortifiera profondément, comme une vérité humiliante, alors même que j’usais de toutes les astuces que dicte spontanément une situation de servilité – rabattre juste les draps et couvertures, nettoyer la table de verre en crachant dessus – afin de me rendre libre dès la fin de la matinée.

Ma détermination de « posséder l’anglais à fond » exprimée dans la première lettre, où je déclare aussi lire le *Daily Express* et avoir commencé *Chocolates for breakfast* de « la nouvelle Sagan », l’Américaine Pamela Moore, et être allée voir *The league of gentlemen* s’est effilochée rapidement. Plus que la difficulté de suivre en banlieue des cours réguliers – un seul par semaine le soir – c’est la possibilité d’emprunter des romans français contemporains dans une bibliothèque de Finchley qui lui a porté un coup fatal. Les lettres disent « le remords de me noyer dans la prose française », énumérant les livres lus, parutions plus ou moins récentes :

La modification Butor
Le dernier des justes André Schwartz-Bart, un bouquin formidable
Les mauvais coups Roger Vailland, m'a emballée
Au pied du mur Bernard Privat, m'a plu
Les amitiés particulières Roger Peyrefitte, assez ennuyeux
Le dîner en ville Claude Mauriac
Les enfants de New York Jean Blot

Cette incapacité de résister au plaisir de l'immersion dans ma langue s'intensifiait sans doute de me trouver sans cesse et partout en langue étrangère. Ma bonne volonté du début – qui ne devait pas reposer sur un désir profond comme le laisse supposer ce souvenir de mon effarement horrifié à l'idée de « penser en anglais » comme prétendait le faire une fille du cours – s'est effondrée avec l'arrivée de R en Angleterre, dans une famille éloignée de la mienne à peine d'un mile.

Je n'ai jamais fini le livre de Pamela Moore qui, d'après Wikipédia, s'est suicidée en 1964.

R est la seule de mes « amies de jeunesse », autrement dit d'avant l'installation sociale, mariage et métier, dont je m'aperçois que je n'ai jamais possédé d'autre photo que celle où nous figurons l'une et l'autre à deux rangs de distance, avec toute la classe de philo II, en octobre 1958. Elle est assise au premier rang, les mains posées l'une sur l'autre, à plat sur sa blouse. Dans son visage – que je trouve aujourd'hui, sous ses cheveux courts d'un blond tirant sur le châtain, étrangement lunaire et froid – pas de sourire mais la moue favorite que je lui ai souvent vue, mélange de moquerie et de suffisance. Assise, elle paraît plus grande qu'elle n'était dans la réalité – un mètre cinquante-huit – et en regardant bien, on voit que

ses jambes, droites et rapprochées, ne touchent le sol que du bout des chaussures, plates à lacets.

Dans mon souvenir, c'est une autre que je vois, la petite personne décidée, aux gestes ronds, dont la figure passait d'une ingénuité souriante destinée à tous ceux qu'elle voulait séduire – adultes des deux sexes – à la dureté. Dont la voix bien timbrée, un peu grave, perdait ses inflexions péremptoires habituelles, se faisait – difficilement, il est vrai – douce et caressante dès qu'il s'agissait de plaire.

Que dire d'elle avant que je transpose en elle la Xavière du roman de Beauvoir, *L'invitée*, et que je ne supporte plus son agressivité

avant que, invitée chez moi, elle utilise pour parler à mon père le « ça-va-ti, Monsieur ? » avec lequel ceux qui se pensent supérieurs croient se mettre au niveau des inférieurs

avant que je comprenne qu'elle ne m'inviterait jamais chez ses parents pour ne pas me faire honte des miens

avant que, durant l'été 1961, d'une certaine manière je la répudie, par une lettre écrite conjointement avec G, une nouvelle amie rencontrée à la fac

et que je ne la revoie plus, sauf une fois, en 1971, dans le parc thermal de Saint-Honoré-les-Bains, près du bassin central où, alors qu'elle était de dos en compagnie d'un homme et d'une petite fille, je l'ai reconnue aussitôt à ses mollets curieusement développés comme ceux d'un coureur cycliste et que, lorsqu'elle s'est retournée, nos regards se sont croisés et détournés sans un mot.

Que dire d'elle, mais pourquoi ce besoin de la dire ?

Sans doute parce que je ne peux pas ressusciter celle qui a été moi en Angleterre – et que j'appelle « la fille de Londres » depuis longtemps, à cause de la chanson de Pierre Mac Orlan chantée par Germaine Montero, « Un rat est venu dans ma chambre, etc. » – hors de cet attelage sans direction que j'ai formé avec elle, R, durant six mois, à l'exclusion de toute autre compagnie, dans un pays étranger.

Peut-être citer ce que j'ai écrit à Marie-Claude :

« R […] est une fille épatante, sans préjugés, marrante, c’est fou ce qu’elle est optimiste, jamais de problèmes ! »

Dans les mots de cette lettre datant de la mi-mai, six semaines après l’arrivée de R, je lis un étonnement admiratif devant une façon de se comporter dans le monde, une aisance, une légèreté que je ne possède pas, dont j’étais – je suis toujours – aux antipodes. Légèreté que j’attribue aujourd’hui à sa certitude réitérée d’être « adorée » de ses parents, préférée à une sœur plus âgée, mariée et sans emploi, mère de deux enfants, auprès de laquelle elle devait faire figure de petit génie. À son milieu social également, que, sans le connaître, je situais au-dessus du mien à certains détails : père travaillant « dans un bureau » comme dessinateur industriel, mère à la maison, vacances sur la Côte d’Azur, disques de musique classique. C’est peut-être cette insouciance face à l’avenir d’enfant adulée et de milieu petit-bourgeois qui l’avait fait me suivre à l’École normale et lui avait permis, ensuite, d’en sortir comme une fleur.

Nous passons ensemble tout notre temps libre. En l’absence de nos « bonnes femmes » – ainsi désigne-t-on les mères de famille qui nous emploient – on se rue sur le téléphone dont l’usage privé, à domicile, était une grande découverte pour l’une et pour l’autre. Je nous vois, la grande et la petite, couple mal assorti, Doublepatte et Patachon, dans Tally Ho Corner, centre commerçant de Finchley, de Woolworths en milk-bar, poussant plus loin jusqu’à Barnet, Highgate, Hendon, Golders Green, par des voies sillonnées de voitures dont nous sommes les rares marcheuses à pied, persuadées que nous sommes de perdre à force de kilomètres les kilogrammes gagnés avec tout ce que nous mangeons, lemon curd, shortbreads, trifles, Smarties et Milky Way, tablettes de Caramac et de Dairy Milk, glaces neigeuses délivrées entre deux wafers pour quatre pence par un distributeur. La nouveauté des saveurs sucrées nous excite, tout nous fait envie. J’entraîne R dans mon avidité. La fille de Londres a trouvé en R une bonne partenaire de boulimie et de jeûne alternés.

Nous parlons des heures, attablées devant un thé ou un Bovril – le pendant anglais du Viandox – dans le coffee-house de Tally Ho tenu par une femme grise à lunettes qui lave et essuie interminablement les tasses. Notre socle d'expérience commune, le lycée et l'École normale, nourrit les conversations. Conniventes avec délectation, nous trouvons sans arrêt matière à critiquer, comparer et dénigrer dans les façons d'être et de vivre des Anglais. Nous faisons nos réflexions tout haut, assurées de ne pas être comprises en traitant les gens de connard ou de greluche. Nous sommes hors sol, dans une bulle française ébrieuse, à l'intérieur d'une société dont les règles – bouffonnes ou non – ne nous concernent pas.

C'est pour R seulement que je suis Annie, le reste du temps la prononciation anglaise des Portner transforme mon prénom en « any », l'indéfini qui signifie quelque, n'importe qui ou quoi.

Jouissant avec délectation de la rupture avec le passé immédiat – l'École normale honnie de toutes nos forces –, insoucieuses d'un avenir nébuleux qui ne commencera qu'en octobre à la fac, je nous vois dans une liberté vide. Plus tard, je penserai à ces mois d'Angleterre comme au « dimanche de la vie, celui qui égalise tout et qui éloigne toute idée de mal », selon Nietzsche. Un dimanche anglais de 1960, vide et désœuvré.

Il n'y avait ni flirt ni amour dans notre horizon. C'est un sujet qui ne paraît pas préoccuper R, malgré son désir et sa satisfaction d'attirer le regard des hommes auquel elle répond par un air de confusion naïve. Quelques baisers sur la plage l'été d'avant semble résumer toute son expérience. La fille de Londres se sent vieille et femme à côté de R, pour elle une petite fille. C'est peut-être cette innocence supposée – je ne l'imaginais même pas se masturber – qui l'empêche de confier à R « j'ai eu un amant ». Et – comme je le pensais plus ou moins – « je ne suis plus vierge ». Je ne pense pas que la conservation, dans notre complicité, d'une zone interdite m'ait pesé. Il me semble au contraire que cela s'accordait à ma volonté d'oubli de H et de la colonie, à la honte, depuis la philo et Beauvoir, d'avoir été « objet sexuel ». Nous renchérissions l'une l'autre

dans la démolition de l’amour et de la passion, pure aliénation, illusion ridicule. Lettre à Marie-Claude :

« Nous nous amusons bien sans mâle. »

Le début de mon texte me paraît très loin. Il y a une homologie entre la vie et l’écriture : je me sens aussi loin du récit de la première nuit avec H que je devais me sentir, à Finchley, loin de la réalité de celle-ci. Ces deux durées, à y réfléchir, ne sont pas si différentes : il y a treize mois que j’ai fini d’écrire la nuit d’août 1958 et, quand j’étais à Finchley, cette nuit-là avait eu lieu une vingtaine de mois auparavant. L’une et l’autre de ces durées sont également vécues et imaginaires.

Être sûre de l’identité de notre désir mais ne pas pouvoir me souvenir de la circonstance – lieu exact, jour, objet de la convoitise – où l’on a reproduit le geste de l’École normale. Sans doute le Supermarket dont le libre-service, quasi inexistant en France, nous ravissait. D’opérer cette fois dans un espace marchand, d’affronter le risque d’être repérées, a dû déclencher un plaisir de nature nouvelle et inconnue, accru – comme toujours ensuite – par l’évocation voluptueuse de notre exploit, assises dans un bar ou dans un parc, en sortant et examinant le butin, pliées de rire.

Au début, notre champ d’action était les seules friandises, dont un couple âgé de *tobacconists*, les Rabbit, faisait particulièrement les frais, le présentoir des barres chocolatées et des rouleaux de Smarties étant à hauteur de mon sac bleu et blanc, celui de la colonie, où je les enfournais. Il s’est étendu rapidement aux babioles des rayons du Woolworths, rouge à lèvres, nécessaire à ongles et à couture. Même si le smic des filles au pair – une livre et demie par semaine – n’autorisait pas les folies – je pourrai cependant m’acheter deux robes durant mon séjour ainsi que des petits cadeaux pour mes parents, un vide-poches en très chic Wedgwood à la famille Portner comme cadeau de départ – ce n’est ni le besoin ni l’envie de posséder qui nous motive, c’est le jeu. L’aventure.

Elle commence à l’entrée du magasin, le repérage des lieux et le choix de l’aire d’action. Ensuite il faut jouer la comédie du naturel en même temps

que le regard est aux aguets. Toutes les facultés d'attention, d'imagination, d'évaluation des autres sont tendues dans un seul but, s'approcher au plus près de la chose convoitée, la saisir, la reposer, s'en éloigner, revenir dans une chorégraphie inventée à chaque instant. La fauche est une affaire de corps, qui se fait radar, plaque sensible de l'environnement. Le moment du passage à l'acte, de la main qui fait disparaître la chose dans la poche ou le sac est celui d'une hyperconscience de soi – du danger d'être soi à cet instant – qui dure jusqu'à la sortie, faussement négligente, du magasin, avec cette chose qui brûle sur soi. Rien ne surpasse ensuite, au-dehors et cinquante mètres de sécurité plus loin, la jubilation d'avoir, une fois de plus, bravé la peur, accompli un haut fait personnel, dont on tient la preuve, le trophée, dans le sac, ou sur nous comme – ce qui est demeuré la plus belle prise – des bikinis de Selfridges enfilés par-dessus la culotte et le soutien-gorge, accoutrement qui nous a amusées follement dans le métro en rentrant.

Pour désigner l'audace du passage à l'acte, on dit « avoir du toc » – en avoir est un motif de fierté, voire d'émulation.

Est-ce que, au moment où elle choure des confiseries chez les Rabbit, Annie Duchesne voit ses parents derrière le couple de petits commerçants sans méfiance qu'elle roule allègrement en compagnie de R ? Est-elle touchée par quelque chose qui ressemble à la culpabilité ? Je ne crois pas, même si la figure terne et sévère de la dame tend à se confondre aujourd'hui avec celle de ma mère à la fin de sa vie. Elle est dans l'amnésie morale, qui fait échapper au jugement moral ce qu'on fait avec quelqu'un d'autre. Nous qui n'aurions pas volé un penny à quiconque, qui aurions rapporté à la police un portefeuille plein de billets trouvé dans la rue, nous ne nous pensions pas délinquantes – juste des filles plus intrépides et *sans préjugés* que d'autres.

Parmi les quelques poèmes que j’ai écrits un an après, j’ai retrouvé celui-ci, qui commence ainsi :

C’était à Tottenham Court Road
Dans la glace impérieuse
Mon visage suintait la peur
Le tea-house filait vers le soir
C’était dans un autre monde
Gris et froid comme l’éternité

Je me souviens l’avoir fait lire à des copines de la fac, sans doute étais-je fière d’avoir transfiguré en une substance mystérieuse, immatérielle, par une cascade de métaphores, un épisode réel inavouable. Mais c’est peut-être grâce à ce poème que l’image qui m’a fait l’écrire a traversé le temps sans bouger : celle d’une fille assise, seule, dans un tea-house, il y a des glaces autour, elle s’y voit.

Tout à l’heure, à la sortie d’un grand magasin d’Oxford Street, une main s’est posée sur un bras. Ce n’était pas le mien. Une petite femme aux cheveux noirs, en tailleur bleu, d’une laideur frappante – un pif comme un pieu au milieu de la figure – a obligé R à la suivre à l’intérieur du magasin, en m’interdisant fermement de l’accompagner. Une détective. Au rayon accessoires du rez-de-chaussée où nous avons décidé d’un commun accord d’opérer, je n’avais rien pu voler, bizarrement mal à l’aise, empêchée, disant plusieurs fois à R, en train de butiner sans souci « je ne sais pas ce que j’ai, je manque de toc » par dépit de ne pouvoir l’imiter.

Dans ce tea-house de Tottenham où j’ai sans doute dit à R que j’allais l’attendre, la fille que je vois assise seule à une table, dans sa veste en suédine marron, regardant la porte (où finalement apparaîtra la mère de famille qui emploie R, prévenue par la police), éprouve-t-elle autre chose

que de la stupeur – ce n'était donc pas un jeu ? – et le soulagement d'avoir été épargnée par le sort de façon incompréhensible, une espèce de miracle ? Lequel m'apparaît aujourd'hui relever simplement d'une perméabilité particulière de ma personne à la présence et au regard d'autrui. Impossible toutefois de ne pas la supposer traversée par la certitude que sa vie est devenue un ratage complet mais je ne sais pas si elle en fixe l'origine – comme je l'ai fait ensuite – à la colonie.

R a fait front, nié tout avec aplomb malgré la paire de gants et autres colifichets trouvés dans ses poches. Sa famille anglaise lui a évité de dormir en prison en versant une caution de vingt livres. Elle a comparu dès la semaine suivante devant un tribunal et j'ai témoigné de son innocence en jurant sur la Bible – j'avais dû faire des progrès en anglais – j'éprouvais la même détermination que pour réussir un examen. Les Portner m'ont trouvée *marvellous.* L'avocat de R a terminé sa plaidoirie en adjurant le tribunal de regarder le visage de l'accusée – n'est-il pas l'image même de l'innocence ? – désignant son visage rond sous ses cheveux coupés alors à la Jean Seberg (à cause du film *Bonjour tristesse* qu'on venait de voir), du même coup propageant la certitude que le visage rebutant et méchant de la détective attestait la fausseté de ses accusations.

R a été reconnue non coupable. Notre équipée, dont l'issue était, somme toute, glorieuse, avait duré deux mois et demi.

Le rappel à l'ordre d'une société qui n'avait pour nous aucune consistance juridique, qui était réduite à ses éléments visibles, a crevé la bulle ludique dans laquelle nous vivions. En faisant comparaître R devant sa justice, en m'obligeant à prêter serment, l'Angleterre s'occupait de nous et elle nous rendait à la conscience de nos actes. La victoire sur la loi, elle, a facilité l'oubli. R, comparant ce qui nous était arrivé à ce qu'il y avait de pire en 1960 pour une fille, a trouvé la bonne conclusion : ça vaut mieux que d'être tombée enceinte. Il me semble que nous avons cessé d'en parler très vite. Un secret honteux commun.

La dernière image réelle que j’aie de R est celle d’une jeune femme sans gaieté en robe d’été jaune et cardigan bleu s’éloignant avec son mari et sa petite fille dans une allée du parc thermal de Saint-Honoré-les-Bains, montant dans une DS garée sur le parking, un matin de la fin août 1971.

Je ne sais pas ce qu’elle est devenue. C’est tout ce temps écoulé et cette ignorance qui ont agi sur moi comme une autorisation à relater des faits qui l’ont impliquée. Comme si celle qui a disparu de ma vie il y a plus d’un demi-siècle n’avait plus aucune existence nulle part – ou que je lui en dénie toute autre en dehors de celle qu’elle a eue avec moi. En commençant d’écrire sur elle, par une ruse inconsciente, j’ai laissé sans arrêt en suspens la question de mon droit à la dévoiler. En quelque sorte j’ai bloqué mes scrupules afin d’en arriver au point – actuel – où je sais qu’il m’est impossible d’enlever – de sacrifier – tout ce que j’ai déjà écrit sur elle. Cela vaut pour ce que j’ai écrit sur moi. C’est toute la différence avec un récit de fiction. Il n’y a pas d’arrangement possible avec la réalité, avec le *ça a eu lieu*, consigné dans les archives d’un tribunal de Londres, avec nos noms, elle d’accusée et moi de témoin à décharge.

Quel flux de pensées, de souvenirs, quelle réalité subjective, puis-je prêter à celle qui figure sur la seule photo que j’aie de moi au pair en Angleterre, prise par R à la piscine en plein air de Finchley, une photo 5×5 en noir et blanc, mal cadrée, où l’on me voit très loin, assise sur le dallage, avec un champ et des arbres en fond ? Sinon sans doute tout ce qui me paraît aujourd’hui les prémices de ce que je deviendrai ensuite – ou crois être devenue.

Un chignon blond, haut et mousseux à la Brigitte Bardot, un bikini – le bleu de Selfridges – des lunettes de soleil, une pose étudiée – un bras tendu, en appui sur le dallage, l’autre mollement allongé sur les jambes repliées – qui fait ressortir la taille fine et la poitrine, manifestement fausse, résultant

du tapissage de mousse « ampliforme » à l'intérieur du soutien-gorge. C'est une fille aux apparences de pin-up que je vois. Annie D est parvenue à être, en un format plus grand, la blonde de la colonie, la blonde de H. Sauf que c'est une pin-up froide, boulimique et sans règles, qui repousse avec hauteur les tentatives masculines. « À la piscine, j'ai parlé avec trois garçons, un Suisse, un Autrichien, un Allemand. C'était drôle, intéressant, mais leurs allusions me rétractèrent et nos relations en restèrent là. » Lettre du 18 août 1960.

Toute la mémoire de la colonie est murée. Un passé de « fille de rien » que la présence de R, « vraie jeune fille » a fait refouler. Interdite de confidence à R, je consolide mon oubli. À ses côtés je me forge doucement une respectabilité. Que sa virginité biologique soit ou non perdue, la putain sur les bords redevient « une vraie jeune fille ». Qui, maintenant, se souvient de la première. Vraiment personne.

Quand elle est étendue les yeux fermés sur sa serviette de bain, la fille de la photo se sent, comme je l'écrirai dans une lettre « à mille lieues de mon ancien moi ». Je l'imagine traversée par les images de son enfance. Car c'est à Londres que le bruit d'un avion dans le ciel l'a ramenée, un après-midi, aux bombardements de la guerre, aux alertes affolées dans la rue, avec une sorte de douceur. Elle voit ses parents au loin, vieux, un peu ridicules et gentils dans leur petit commerce, dans une sorte d'amour séparé. C'est comme si la réalité se mettait d'elle-même à distance.

J'ai commencé à faire de moi-même un être littéraire, quelqu'un qui vit les choses comme si elles devaient être écrites un jour.

Un dimanche après-midi de la fin août ou de début septembre 1960, je suis assise, seule, sur un banc dans un jardin public du côté de la station Woodside Park. Il y a du soleil. Des enfants jouent. J'ai emporté de quoi

écrire. Je commence un roman. J'écris peut-être une page ou deux, ou moins. Peut-être seulement cette scène : une fille est couchée sur un lit avec un homme, elle se lève et elle s'en va dans la ville.

De ce début disparu me reste le souvenir certain de la première phrase : Des chevaux dansaient lentement au bord de la mer.

À la télévision, chez les Portner, j'avais vu une scène qui m'avait fortement troublée. On voyait, au ralenti, deux chevaux dressés, cabrés, en train d'évoluer sur une plage. Avec cette image, je voulais suggérer la sensation d'étirement du temps et d'engluement de l'acte sexuel. Si je me réfère au roman très court que j'ai rédigé deux ans plus tard et qui est la poursuite de ce début, ce n'est pas la réalité de mon histoire avec H que je veux raconter, c'est une manière de ne pas être au monde – de ne pas savoir s'y comporter. Quelque chose d'immense et de flou qui explique peut-être que je n'ai pas continué les jours suivants, remettant sans doute à ma future vie d'étudiante en lettres (ou en philosophie, j'hésitais à cause de Beauvoir) la réalisation de mon roman. R n'a rien su de mon intention d'écrire. J'étais convaincue qu'elle s'emploierait à me démontrer la folie de mon ambition.

Je me demande si, en commençant ce livre, je n'étais pas aimantée par cette image du jardin de Woodside Park, la fille sur un banc, comme si tout ce qui a eu lieu depuis la nuit de la colonie aboutissait, de chute en chute, à ce geste inaugural. Ce récit serait donc celui d'une traversée périlleuse, jusqu'au port de l'écriture. Et, en définitive, la démonstration édifiante que, ce qui compte, ce n'est pas ce qui arrive, c'est ce qu'on fait de ce qui arrive. Tout cela relève de croyances rassurantes, vouées à s'enkyster de plus en plus profondément en soi au fil de l'âge mais dont la vérité est, au fond, impossible à établir.

En janvier 1989, je suis allée à Londres un week-end, en compagnie de plusieurs écrivains, pour une rencontre littéraire au Barbican Centre. Le dimanche matin, qui était libre, j'ai pris la Northern Line jusqu'à East Finchley, puis le bus et j'ai demandé au conducteur l'arrêt Granville Road, le plus proche de la maison des Portner. Avant l'arrêt, j'ai aperçu la Swimming Pool. J'ai pris la Kenver Avenue. La maison des Portner m'a

paru plutôt petite et ordinaire. À Tally Ho Corner, il ne restait que le Woolworths. Le *tobacconist* Rabbit avait disparu, ainsi que le cinéma où l'affiche de *Suddenly, last summer* avec Elizabeth Taylor m'avait donné vivement envie de voir le film (je le verrai dix ans plus tard) et où il était possible d'acheter des gros paquets de pop-corn sans entrer dans la salle. J'ai repris le métro à Woodside Park. Je ne me souviens pas avoir revu le jardin. En rentrant, j'ai écrit dans mon journal : « Tous les participants du colloque se sont jetés dans les musées et moi à North Finchley dans ma vie passée. Je ne suis pas culturelle, il n'y a qu'une chose qui compte pour moi, saisir la vie, le temps, comprendre et jouir. »

Est-ce la plus grande vérité de ce récit ?

C'est l'automne, début octobre 1960. Dans quelques jours, je vais prendre le bateau pour Dieppe avec R, quitter l'Angleterre, rentrer à Yvetot et m'inscrire en propédeutique à la fac de Rouen. Dernière lettre d'Angleterre : « Après un an de fainéantise, je vais me remettre au travail, certainement je trouverai ce changement assez dur. Mais il est plus agréable de faire quelque chose car on a l'impression davantage d'être utile, de créer, ne serait-ce que des dissertations qui ne serviront absolument pas à la société ! »

Je ferai la navette entre l'épicerie et la fac, une demi-heure par l'express ou l'autorail. Il n'y a pas de cité universitaire pour les filles et je refuse la tristesse d'un foyer de bonnes sœurs. La honte que me font mes parents – mon père à dire « j'étions », ma mère à lui crier dessus, etc. – est moins forte que mon besoin du refuge que je trouve auprès d'eux, dans leur petit commerce – le refuge d'enfance. Je leur donnerai en échange l'intégralité

de la bourse – maximale pour moi, minimale pour R – que l'État m'a octroyée.

Dans l'amphi, le jour de la rentrée, je suis dans une intense excitation, pressée d'aller immédiatement emprunter à la bibliothèque municipale les ouvrages dont le professeur Alexandre Micha, directeur des lettres, nous a dicté une liste de trois pages. Je vis dans une effervescence intellectuelle, une expansion heureuse – dans l'attente de nouveaux pairs. Devant le tableau d'affichage des cours, j'ai noué une conversation avec une fille gracile et jolie, G, dont, devenues vite amies, je m'apercevrai qu'elle ne mange à peu près rien, sauf des bonbons et des yaourts. J'ai pris ma carte à l'Unef. Le monde et la politique me concernent.

Je me suis abonnée aux *Lettres françaises* dirigées par Aragon et je vais le dimanche matin à la bibliothèque d'Yvetot emprunter des « nouveautés », Robbe-Grillet, Philippe Sollers. À la première dissertation littéraire de mon groupe de travaux pratiques, j'ai eu la meilleure note. Je suis les cours dans un sentiment de plénitude et d'orgueil. *Âge tendre et tête de bois*, *Les enfants du Pirée*, *Verte campagne*, toutes les chansons de cet automne portent mon bonheur.

Je marche vers le livre que j'écrirai comme deux ans auparavant je marchais vers l'amour.

La nourriture comme idée fixe m'a quittée, mon appétit est redevenu celui d'avant la colonie. J'ai revu le sang fin octobre. Je m'aperçois que ce récit est contenu entre deux bornes temporelles liées à la nourriture et au sang, les bornes du corps.

Il me semble que je ne me posais pas la question si j'étais vierge ou non. Dans ma tête je l'étais redevenue.

(À Séoul, en 1995, quand je marchais dans les ruelles où des filles attendent le client derrière une vitre à côté d'un brasero, l'homme de l'ambassade qui m'accompagnait m'a raconté qu'elles venaient de la campagne et qu'elles y retournaient quelques années après, s'y mariaient, oubliant ce que personne n'avait su.)

Lettre de décembre 1961, à Marie-Claude :

« Je me cloître, trouvant le repos pascalien dans ma chambre. Mes meilleurs moments sont ceux où, vers cinq heures, je regarde derrière une vitre le soleil se coucher. Le froid pétrifie tout au-dehors et je viens de travailler quatre heures de rang. La sombre bibliothèque municipale me convient aussi. […] il y a ce mot de Nietzche que je trouve si beau : Nous avons l'Art pour ne point mourir de la Vérité. »

Le premier été après la fin de la guerre d'Algérie, l'été 62, je suis partie en vacances avec M, une copine de la fac qui s'était acheté une 2CV avec son salaire d'institutrice. Nous allions en Espagne. C'est moi qui avais tracé l'itinéraire d'Yvetot jusqu'à la frontière espagnole et je m'étais arrangée pour qu'on passe dans l'Orne, à proximité de S. En fin de matinée, nous sommes arrivées à la hauteur de S et j'ai demandé à M. la faveur de retourner voir l'aérium où j'avais été monitrice quatre ans avant. Nous n'étions pas pressées, elle ne voyait aucun inconvénient à me faire plaisir. Je l'ai guidée facilement. C'était une route ombragée mais elle ne m'était plus aussi familière que je l'avais cru. Nous nous sommes garées devant le porche et j'ai regardé les lieux depuis la voiture. La conciergerie à droite, le parterre fleuri prétendument découpé en forme de pull-over sans manches, la façade grise de l'aérium. Il n'y avait pas d'enfants ni de moniteurs en vue. Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas sortie de la 2CV, sans doute la crainte d'être reconnue. On était début juillet, il faisait tiède, sans soleil. J'avais un tailleur bleu marine – que, trop chaud, je ne remettrai plus dès la Loire franchie – et un petit pull rose dragée. Donc habillée exactement comme « la blonde », telle qu'elle m'était apparue le premier jour, à

l’infirmerie où nous étions toutes les deux seulement, à passer une radio des poumons et à uriner dans un bocal.

Je ne sais pas ce que j’ai ressenti à ce moment précis de 1962 dans la 2CV dont j’ai dû relever la vitre pour m’emplir la vue du lieu que j’avais quitté quatre ans plus tôt. Pour le savoir, il faudrait que je connaisse la mémoire que j’avais, à cet instant, des semaines vécues à S et que je retrouve sous quelle forme mouvante, nébuleuse, cette vie, ma vie, d’à peine vingt-deux ans m’était alors présente. Il est possible que je n’aie rien éprouvé, sinon l’étonnement habituel de ne pas trouver le lieu conforme à l’image que j’en gardais. En voulant revenir à la colonie, je ne cherchais pas à éprouver quelque chose, j’étais encore trop jeune pour avoir ce désir – et je n’avais pas lu toute la *Recherche du temps perdu*. Je revenais pour manifester combien j’étais différente de la fille de 58 et affirmer ma nouvelle identité – brillante et convenable étudiante de lettres, se destinant à l’agrégation et à la littérature – pour mesurer l’écart entre les deux. Au fond je revenais non pas pour que les lieux de 58 me « disent quelque chose » mais pour que, moi, je dise aux murs gris de la bâtisse du XVIIe siècle, à la petite fenêtre de ma chambre en haut de la façade, sous le toit, que je n’avais plus rien à voir avec la fille de 58.

Il me semble aussi que j’avais voulu revenir à S et revoir la colonie parce que j’espérais ainsi puiser la force d’écrire le roman que je voulais entreprendre. Une sorte de préalable nécessaire, bénéfique à l’écriture, de geste propitiatoire – le premier d’une série qui me fera plus tard retourner dans divers endroits – ou de prière, comme si le lieu pouvait être un obscur intercesseur entre la réalité passée et l’écriture. Le détour par S s’apparentait, au fond, au baiser que, à la suite des pèlerins et au grand dégoût de M. qui s’en était gardée, j’ai déposé sur le pied de la Vierge noire de Monserrat en formulant le vœu d’écrire un roman.

Je l’ai écrit à l’automne, un texte très court. Le titre, c’était *L’arbre*, à cause d’une phrase de Mérimée lue dans sa Correspondance : « Il faut s’habituer à vivre comme un arbre. » Plus tard, après le refus du Seuil, j’ai

changé pour *Du soleil à cinq heures* et je l'ai envoyé chez Buchet-Chastel, qui l'a refusé aussi.

L'été 1963, celui de mes vingt-trois ans, dans la chambre au plafond de bois d'un petit hôtel-restaurant de Saint-Hilaire-du-Touvet, *Chez Jacques*, la preuve de ma virginité biologique a été indubitable. Je ne connaissais que son prénom, Philippe. Dans la première lettre qu'il m'a écrite, j'ai lu son nom, Ernaux, et j'ai été troublée par la similitude des trois premières lettres avec celles d'Ernemont, témoignant, d'après mes souvenirs des cours de linguistique, de la même origine germanique. J'y ai vu un signe mystérieux.

J'ai avancé dans l'écriture de ce texte sans me retourner.

Il me vient l'impression que tout cela aurait pu être écrit autrement, comme un rapport de faits bruts par exemple. Ou bien à partir des détails : la savonnette de la première nuit, les mots écrits au dentifrice rouge, la porte fermée de la deuxième nuit, le juke-box qui jouait *Apache* dans le coffee-shop de Tally Ho Corner, le nom de Paul Anka gravé profondément dans un bureau du lycée, le 45 tours *Only you* acheté en compagnie de R chez un disquaire après l'avoir écouté toutes les deux dans une cabine et que je me passais le samedi soir à Yvetot dans ma chambre, lumière éteinte, en dansant toute seule le slow dans le noir.

C'est l'absence de sens de ce que l'on vit au moment où on le vit qui multiplie les possibilités d'écriture.

Déjà le souvenir de ce que j'ai écrit s'efface. Je ne sais pas ce qu'est ce texte. Même ce que je poursuivais en écrivant le livre s'est dissous. J'ai retrouvé dans mes papiers une sorte de note d'intention :

Explorer le gouffre entre l’effarante réalité de ce qui arrive, au moment où ça arrive et l’étrange irréalité que revêt, des années après, ce qui est arrivé.

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 2016.*

ANNIE ERNAUX

Mémoire de fille

« J’ai voulu l’oublier cette fille. L’oublier vraiment, c’est-à-dire ne plus avoir envie d’écrire sur elle. Ne plus penser que je dois écrire sur elle, son désir, sa folie, son idiotie et son orgueil, sa faim et son sang tari. Je n’y suis jamais parvenue. »

Dans *Mémoire de fille*, Annie Ernaux replonge dans l’été 1958, celui de sa première nuit avec un homme, à la colonie de S dans l’Orne. Nuit dont l’onde de choc s’est propagée violemment dans son corps et sur son existence durant deux années.

S’appuyant sur des images indélébiles de sa mémoire, des photos et des lettres écrites à ses amies, elle interroge cette fille qu’elle a été dans un va-et-vient implacable entre hier et aujourd’hui.

Annie Ernaux est l’auteur de seize livres aux Éditions Gallimard, parmi lesquels La place *(prix Renaudot 1984)*, Passion simple *et* Les années. *Ses livres ont été réunis dans un recueil intitulé* Écrire la vie.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES ARMOIRES VIDES (« Folio » n° 1600).

CE QU'ILS DISENT OU RIEN (« Folio » n° 2010).

LA FEMME GELÉE (« Folio » n° 181).

LA PLACE (« Folio » n° 1722 ; « Folio Plus » n° 25, avec un dossier réalisé par Marie-France Savéan ; « Folioplus classiques » n° 61, dossier réalisé par Pierre-Louis Fort, lecture d'image par Olivier Tomasini).

LA PLACE – UNE FEMME (« Foliothèque » n° 36, étude critique et dossier réalisés par Marie-France Savéan).

UNE FEMME (« Folio » n° 2121 ; « La Bibliothèque Gallimard » n° 88, accompagnement critique par Pierre-Louis Fort).

PASSION SIMPLE (« Folio » n° 2545).

JOURNAL DU DEHORS (« Folio » n° 2693).

« JE NE SUIS PAS SORTIE DE MA NUIT » (« Folio » n° 3155).

LA HONTE (« Folio » n° 3154).

L'ÉVÉNEMENT (« Folio » n° 3556).

LA VIE EXTÉRIEURE (« Folio » n° 3557).

SE PERDRE (« Folio » n° 3712).

L'OCCUPATION (« Folio » n° 3902).
L'USAGE DE LA PHOTO, en collaboration avec Marc Marie (« Folio » n° 4397).
LES ANNÉES (« Folio » n° 5000 ; « Écoutez Lire »).
ÉCRIRE LA VIE (« Quarto »).
LE VRAI LIEU, entretiens avec Michelle Porte.

Aux Éditions Stock

L'ÉCRITURE COMME UN COUTEAU, entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet (« Folio » n° 5304).

Aux Éditions Nil

L'AUTRE FILLE

Aux Éditions des Busclats

L'ATELIER NOIR

Aux Éditions du Mauconduit

RETOUR À YVETOT

Aux Éditions du Seuil

REGARDE LES LUMIÈRES, MON AMOUR

Cette édition électronique du livre *Mémoire de fille* de Annie Ernaux
a été réalisée le 21 mars 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070145973 – Numéro d'édition : 267605).
Code sodis : N62997 – ISBN : 9782072549458 – Numéro d'édition : 267606.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64) à partir de l'édition papier du même ouvrage.